

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/  
Pagination continue
- Includes index(es)/  
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
- Masthead/  
Général (périodiques) de la livraison

29473  
5 CENTINS.

VERITAS PRÆVALEBIT.

# L'Opinion Publique

Politique, Littérature, Théâtre, Mondanités.



VOLUME I.—No. 5.

Vendredi, 13 Janvier, 1893.

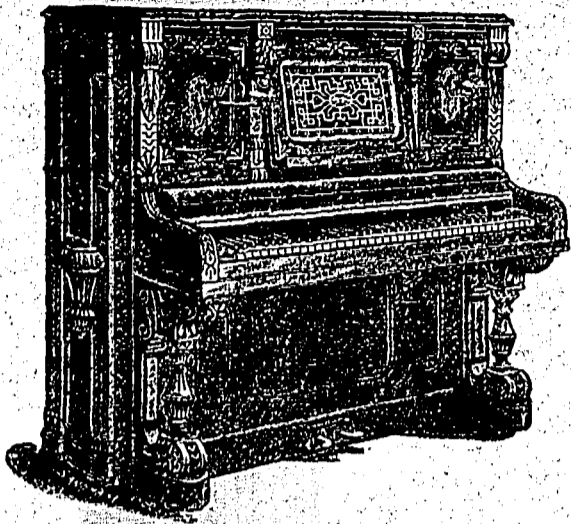
MONTREAL.

Bâtisse New-York Life, 715.

B. P. No. 2071.



L'OPINION PUBLIQUE.



**Laurent, Laforce & Bourdeau**

IMPORTATEURS DE

**PIANOS, ORGUES, ETC.**

1637, Rue Notre-Dame,

**MONTREAL.**

Maison fondée en

**1860.**

Seuls Agents des célèbres fabriques suivantes et bien connues des artistes et du public musical :

HARDMAN, N.-Y., MARSHALL & WENDELL, Albany,  
HEINTZMAN, Toronto, ETC., Orgues

THOMAS & DOHERTY.

La Maison LAURENT, LAFORCE & BOURDEAU profite de cette fin d'année pour remercier ses nombreux patrons de l'encouragement libéral qu'elle a reçu d'eux. Elle désire aussi ne pas laisser passer l'occasion des fêtes de NOEL et du JOUR DE L'AN sans inviter ceux qui auraient l'intention d'acheter un piano à visiter leur

## NOUVEAU STOCK,

spécialement commandé pour ces jours de fêtes et que, pour ce temps seulement, elle offre en vente à des prix réduits. Le PIANO étant toujours le plus bel ornement d'un salon et celui qui procure la plus grande satisfaction par les douces jouissances qu'il offre à la famille et aux amis, il importe beaucoup que le choix et l'achat en soient faits avec soin et avec jugement.

*Pianos pour tous les goûts et pour toutes les bourses à des conditions exceptionnellement favorables.*

Toujours en stock des pianos d'occasion d'excellente qualité, vendus à bas prix.

**Une visite respectueusement sollicitée avant d'aller ailleurs.**

ACHETEZ AU COMPTANT

— ET —

- DEMANDEZ -

DES

BONS ET DES ACTIONS

DE LA

**Coopération**

**Commerciale**



En faisant vos achats ordinaires pour la maison et la famille, vous n'avez pas à dépenser un sou inutilement pour vous procurer des chances de gagner

UN GROS LOT DE

**CINQ CENTS PIASTRES**

{ UN LOT DE } — { 2 LOTS DE }  
\$50. — \$25.

ET

QUATRE CENTS LOTS D'UNE PIASTRE.

Il suffit de faire vos achats, au comptant, chez les marchands qui donnent ces bons et ces actions.

Si vos fournisseurs habituels n'en ont pas, allez chez d'autres, dont vous trouverez les noms et les adresses dans tous les journaux quotidiens, le samedi.

**Examinez ces noms et ne manquez pas l'occasion.**

# L'OPINION PUBLIQUE.

“Veritas Prævalebit.”

VOL. I.

VENDREDI, 13 JANVIER, 1893.

No. 5.

## L'OPINION PUBLIQUE.

*Toute remise d'argent devra se faire par lettre enregistrée ou par mandat postal.*

*Bureaux de rédaction, 809, Bâtisse New-York Life.  
“ d'administration, 715, “ “ “ “*

*Boîte de poste, No. 2071, Montréal.*

### ENTRE NOUS.

Puisque Dieu l'a voulu, c'est qu'ainsi tout est mieux :  
Plus de clarté peut-être aveuglerait nos yeux.  
Souvent la branche casse où trop de fruit abonde.  
Que deviendrions-nous si, sans mesurer l'onde,  
Le Dieu vivant, du haut de son éternité,  
Sur l'humaine raison versait la vérité ?  
Le vase est trop petit pour la contenir toute.  
Il suffit que chaque âme en recueille une goutte.

Je constate que les journaux puisent abondamment dans l'*Opinion Publique*. Ne serait-il pas juste, au moins, de lui en donner crédit, chaque fois qu'on reproduit ses paragraphes éditoriaux ou ses articles? C'est ce que je fais, invariablement, quand j'emprunte à mes confrères de la presse.

L'élection de l'Islet a été conduite avec énergie par les deux partis. Ce comté a ceci de bon qu'il ne se vend pas et que les électeurs, libéraux comme conservateurs, votent, une élection après l'autre, selon leurs principes politiques. Si ce fait ne prouve pas toujours en faveur de l'intelligence des électeurs, il établit, en tous cas, qu'on a là-bas le respect des obligations qu'un partisan doit remplir envers ses chefs.

A un point de vue tout personnel, je suis heureux de l'élection de M. Tarte. Le rédacteur du *Canadien* a eu une carrière trop accidentée pour qu'il croie, lui-même, que tous ses amis politiques d'hier soient nécessairement avec lui aujourd'hui ; mais, personnellement, il est un homme charmant : gai causeur, esprit fin, ayant le cachet que donne invariablement une intelligence primesautière, cultivée et originale. En parlement, il ne pourra que jeter du crédit sur la province de Québec, dans l'esprit de ceux qui jugent les hommes sans chercher, dans les contradictions dont la nature humaine est remplie, à préjuger leur opinion. D'autre part, notre race ne peut que gagner en influence à avoir des hommes vraiment intelligents.

Le choix du candidat conservateur avait été malheureux. M. Dionne est un excellent garçon, mais il ne possède pas le prestige qu'il faut pour gagner un comté difficile. D'ailleurs, supporté par sir Adolphe, c'était assez pour faire douter de son succès. Le ministre des

postes peut compter cinq défaites contre une victoire dans son passé politique. Voilà le parti conservateur réduit à cinq comtés sur vingt-trois dans le district de Québec.

Comprendra-t-on ce que je disais, la semaine dernière, que “ sir Adolphe est un inutile, dont nous payons l'entretien sans savoir pourquoi ” ?

L'honorable M. Taillon a déclaré, dans son discours-programme, que, dans son opinion, le conseil législatif est un corps utile,—qu'il doit être maintenu, mais que l'on en réduira le coût. M. Taillon n'est pas seul de cette opinion ; mais s'est-il demandé si la province de Québec est en faveur du maintien ou pour l'abolition de cette chambre ? . . . Il ne peut y avoir d'hésitation sur ce point : la grande majorité des électeurs sont pour son abolition,—non pas seulement parce qu'elle coûte cher, mais surtout parce qu'elle est généralement formée d'hommes dont l'intelligence, le patriotisme et l'expérience ne peuvent être acceptés comme si élevés qu'ils puissent servir de contrôle et de correctif aux hommes qui composent la députation. Le conseil n'a plus la confiance du public. Et puis, dans un pays démocratique comme le nôtre, n'ayons donc que des corps électifs : tout pouvoir vient du peuple, et le peuple doit être en position de changer périodiquement, comme de nommer ses représentants, à quelque corps qu'ils appartiennent.

Si donc M. Taillon veut être l'interprète des vœux de la population, il reconsidérera, dès que les circonstances politiques le permettront, sa décision à cet égard.

D'ici là, il n'y a aucune raison pour qu'il ne fasse pas de cette question une question libre, et il n'y a rien qui empêche M. Morris, ou un autre député, de présenter une motion pour l'abolition du conseil législatif.

Un de mes collaborateurs m'écrit :

Ne serait-il pas opportun, pour le Canada, d'enlever les droits douaniers sur les objets que nous ne pouvons manufacturer, et de ne garder qu'un tarif de protection modérée pour les industries en existence ?

Le Canada, donnant la libre entrée de son territoire aux produits de l'industrie européenne, deviendrait le grand comptoir des Etats-Unis. Nos lignes de steamers et nos voies ferrées prendraient un développement fabuleux. Des milliers d'Américains viendraient acheter au Canada. Ce serait immédiatement donner aux affaires une impulsion dont nos banques, nos commerçants et les classes ouvrières et agricoles bénéficieraient abondamment.

L'*Opinion Publique* a commencé une croisade en faveur de l'indépendance et ouvrira ses colonnes à toute communication de nature à en promouvoir les

ntérêts. A l'avenir, elle enregistrera les adhésions qui se produiront de toutes parts, et elle publiera des documents capables de jeter de la lumière dans la discussion de ce projet. J'attire l'attention du public sur les excellents articles maintenant en cours de publication dans l'*Opinion Publique*.

M. J. X. Perreault vient d'adresser, dans le *Herald* de lundi, le 9 janvier, une lettre ouverte à sir John Thompson, au sujet de l'indépendance du Canada. M. Perreault est un ardent avocat de notre émancipation; mais il dépasse la note par excès de zèle.

Sa lettre est malheureuse à plusieurs points de vue. D'abord, parce qu'elle place la question sur un terrain agressif, ce que nous devons éviter par-dessus tout, si nous voulons faire rapidement son chemin à l'idée de l'indépendance dans les deux grands partis politiques du Canada. Le plus grand obstacle que pourrait rencontrer l'indépendance serait l'antagonisme des partis.

Cette lettre est malheureuse, parce que M. Perreault semble vouloir précipiter un mouvement qui ne peut s'accomplir qu'avec l'action du temps. Comment! C'est à peine si l'on commence à comprendre cette question et à se débarrasser des craintes qu'elle provoque dans l'esprit de bien des gens, et déjà M. Perreault voudrait en demander l'exécution immédiate! Ce n'est pas là de la diplomatie.

Cette lettre est malheureuse, surtout, parce qu'elle tend à placer la question sur un terrain hostile à la mère-patrie. M. Perreault peut ne pas aimer les Anglais; mais il n'a pas le droit ni le pouvoir de leur imposer ses vues. Les Anglais du Canada, comme, d'ailleurs, la grande majorité des Canadiens-Français, ne voudront de l'indépendance qu'autant qu'elle se présentera dans des conditions amicales pour l'Angleterre. Autrement, ce serait une route sûre à l'annexion. Voyons! Pour tous ceux qui croient que la cause de l'indépendance est une œuvre nationale à accomplir, et non un instrument personnel d'avancement politique,—et je suis sûr que M. Perreault est de ceux-là,—n'y a-t-il pas moyen de se placer sur le terrain élevé du pur patriotisme, de manière à gagner le cœur de nos populations, au lieu de les diviser par d'étroites questions de détails?

Le *Montreal Herald* prend une importance croissante de jour en jour. Son personnel de rédaction est intelligent, actif et progressiste. Le *Herald* garde, de plus, en dehors de ses articles purement politiques, qui sont dans l'esprit libéral, une indépendance absolue, et donne au public des nouvelles télégraphiques et urbaines qui ne sont pas peintes en rouge avant d'atteindre le public. Voilà le véritable esprit qui doit présider à la direction d'une feuille qui a le respect de l'opinion; voilà la raison du succès grandissant qui couronne le travail des directeurs actuels du *Herald*.

De l'honorable M. Taillon :

"Notre province a été surmenée; elle a besoin de repos. Pas un repos léthargique, mais simplement réparateur. Elle doit s'arrêter dans la voie des dépenses extravagantes où elle s'est engagée imprudemment. Ce qu'il lui faut, c'est peu de législation et beaucoup d'administration.

"Organiser le service public, comme fait un homme d'affaires dans son établissement; réduire les dépenses au plus bas chiffre possible, et, pour achever de rétablir l'équilibre dans notre budget,—car il restera un déficit, en dépit de la plus stricte économie,—prélever le revenu

en conciliant l'idée de justice pour tous avec les besoins de chaque classe de la société et de chaque industrie."

Voilà de bonnes et franches paroles, qu'il fait plaisir de trouver dans la bouche d'un premier ministre.

Le duel, à Paris, n'est pas une nouvelle bizarrerie des mœurs politiques républicaines, mais il a survécu aux institutions monarchiques. Pendant des siècles, les Français ont été une nation de duellistes. Bien avant la grande révolution, lorsque Mirabeau, Camille Desmoulins, Danton, Barnave et presque tous les chefs républicains se battaient en duel, sauf Marat qui se cachait quand il était provoqué, le duel avait été mis à la mode sous le règne des grands monarques. Sous le premier empire, le duel était une récréation ordinaire parmi les officiers; on prête à Napoléon ce propos sardonique, que le duel augmentait les chances d'avancement. Mais ce n'est pas avant la Restauration et le règne de Louis-Philippe qu'il est redevenu la conséquence fréquente des débats parlementaires. Pour un duel qu'il y a eu depuis la chute du second empire, il y en a eu dix depuis le demi-siècle qui s'est écoulé de 1820 à 1870.

Le duel tend rapidement à disparaître en France, aussi bien dans l'armée que parmi les hommes politiques; il n'y a plus de sang versé dans les rencontres, et, si l'on observe encore scrupuleusement les formes traditionnelles, les Français, en général, commencent à rire du duel comme d'une manifestation de folie humaine, absolument comme les Américains en rient depuis trente ans.

Le superbe navire de la compagnie Transatlantique, la *Bourgogne*, est rendu à son cinquante-unième voyage. Son personnel comprend 220 hommes, dont 92 dans la machine. Sa longueur est de 465 pieds, et sa largeur, de 50; son tonnage jauge 8.000 tonneaux et sa force est de 10.000 chevaux-vapeur. Sa vitesse moyenne est de 17 nœuds, et le maximum, de 19 nœuds à l'heure.

Ce navire a fait onze voyages en 1892, et rapporte, à chaque voyage, une moyenne de 350.000 francs (\$70.000) à la compagnie. En quittant New-York, l'autre jour, la *Bourgogne* a embarqué deux millions d'or et d'argent: l'or était contenu dans un baril et l'argent consistait en lingots d'une pesanteur de 50 à 100 livres chacun, et c'est étonnant comme il y en avait. Le service à bord est parfait et est absolument français.

Echantillon de style parlementaire :

Tout récemment, à la tribune de la chambre, un député, parlant d'une autopsie autour de laquelle on a fait beaucoup de bruit, s'exprimait ainsi :

"Après plus de quinze jours, ce cadavre, en admettant qu'il existe, ne nous dira pas son secret."

"Un cadavre qui existe," c'est déjà fort; mais exiger d'un "cadavre qui existerait" depuis plus de quinze jours un bayardage quelconque dépasserait, évidemment, par trop la mesure.

A moins d'admettre que, comme dans les titres de chapitres à sensation des romans-feuilletons,

*Le cadavre a parlé.*

A quoi un mauvais plaisant serait, d'ailleurs, parfaitement en droit d'ajouter :

"Il s'est même exprimé en vers !"

## LA FEMME DANS LE JOURNALISME.

*Le Coin du Feu!* . . . . Voilà un titre irréprochable pour une revue destinée au beau sexe. Une telle publication peut être très utile, pourvu qu'elle soit une direction pour la femme dans ses devoirs sociaux et domestiques.

Indiquer à la femme la part de son existence qu'elle peut donner au monde, selon son milieu et ses moyens, et la part qu'elle doit consacrer à sa famille. Lui enseigner les notions de la *correction* et de l'*élégance*, — éducation si négligée parmi nous : — de la *correction*, qui empêche de faire des bourdes ; de l'*élégance*, qui donne tant de cachet aux sociétés civilisées, tant de satisfaction dans les plaisirs mondains, tant de confort dans les mille petits détails de l'existence. Montrer la vie telle qu'elle est, avec ses luxes et ses difficultés, et faire connaître l'art de tenir maison et la science du confort matériel, si faciles à mettre en pratique, même là où il n'y a pas de fortune. Faire comprendre l'immense avantage que donne, pour tailler son chemin dans le monde, une saine éducation domestique. Publier, à petites doses, les clauses du code des bonnes manières et du savoir-vivre, code plutôt vécu qu'écrit, résultat de l'observation et du raffinement dans les milieux les plus riches et les plus distingués. Et donner aux femmes le goût d'une saine et belle littérature pour remplacer cette prose de concierges et de portiers dont on a noyé le Canada depuis un quart de siècle.

Voilà, il me semble, le travail qu'une revue fondée pour la femme peut accomplir avec avantage dans notre province. Est-ce bien le programme du *Coin du Feu* ? Je regrette d'avoir à constater que ces questions, touchées dans le programme, sont reléguées au second plan.

C'est l'écueil sur lequel le *Coin du Feu* va faire naufrage, s'il persiste dans cette voie. La littérature, l'art, le progrès matériel seront toujours mieux servis par l'homme que par la femme. Les intérêts publics, la science, la législation, l'éloquence sont de son ressort presque exclusif. La femme peut y prendre part, mais à l'arrière plan seulement.

Chacun a sa mission. L'homme restera non-seulement le maître, mais aussi l'instrument, dans la direction publique. Son enseignement sera accepté par les femmes qui, les trois quarts du temps, refuseront d'écouter une voix de femme. Dans tout travail sérieux qu'elles entreprendront pour supplanter l'homme, il y aura quelque travers ou quelque ridicule qui trahira *la main qui n'a pas mission*.

Voilà pourquoi je ne puis croire au succès d'une entreprise féminine qui tend à remplacer le véritable journalisme et à faire sortir la femme de son rôle. Les libertés qu'on donne dans le monde engendrent toujours l'abus. Ces aspirations féminines, qu'on voit surgir à propos de tout et de rien, sont l'abus né de la liberté absolue que ce siècle a donnée à la femme.

Je souhaite au *Coin du Feu*, s'il se place dans sa sphère naturelle, un succès que je ne puis lui souhaiter autrement, car je n'y crois pas. Cela ne m'empêche pas de rendre hommage à la haute intelligence féminine de la directrice et à son esprit d'entreprise.

Pour terminer, une observation : les épreuves sont atrocement négligées.

## PENSÉE DÉTACHÉE.

“ Il ne faut rien aimer, pour n'avoir peur de rien, ”

## LA FRANCE AU DAHOMEY.

La fortune vient de sourire aux armes françaises. Le roi Béhanzin est vaincu et prisonnier.

Les lauriers déjà cueillis par les soldats de la grande nation sur cette terre d'Afrique, où vit impérissable le souvenir de plus d'un de leurs héros, suffisaient à leur gloire. Les cent vingt-trois fantassins de Mazagran, résistant à douze mille Turcs, disaient assez haut que leur valeur ne regarde jamais au nombre, et ce sera sans étonnement que les rapports de ces derniers endroits mentionneront l'ancêtrement des rangs serrés de l'ennemi par une poignée de braves.

Revenus au clocher, les vainqueurs du roi maure rappelleront parfois, à la veillée, les difficultés de l'expédition, les dangers affrontés, les fatigues subies. Le temps effacera pourtant, de son action lente, la plupart des impressions rapportées de la rude campagne ; mais ce qui ne pourra quitter la mémoire des combattants, ce sera d'avoir trouvé les mains des hommes du désert pourvues d'épées fournies par des peuples marchant aux premières files de la civilisation.

L'oubli ne viendra jamais pour les poitrines trouées de balles fabriquées sur l'île qu'habite la reine des Indes, ni pour les bras emportés par des obus tirés des arsenaux d'un empereur teuton.

Reforme tes faisceaux. La fumée du combat sera à peine dissipée, que ces pauvres sauvages que tu as dû dompter t'ouvriront leurs bras et te demanderont ton amitié. Tu n'es pas une nouvelle venue pour eux ; ton nom est bien connu en ces contrées que brûle le soleil, où il représente l'idée de justice et de charité. Tu ne t'es jamais promenade dans leurs plaines sans fin la torche et la hache à la main ; tu n'as donné à personne l'affreux spectacle d'esclaves rôtissant embrochés ; tes explorateurs n'ont pas marqué leurs étapes par des entassements de cadavres.

Les vaincus ne gardent aucune inquiétude sur leur sort, sachant comment tu traites le malheur. Ils se souviennent que tu abandonnes tes plus riches demeures à tes captifs et qu'ils ne s'en vont jamais tristement planter leur tente sur les rocs ignorés des océans.

Sois fière, ô France, de ton rôle ; sois fière de ton présent comme de ton passé. Mais demeure convaincue, ô ma patrie, que ta grandeur n'a d'autre cause que l'élévation de tes sentiments.

J. GERMANO.

## L'HISTOIRE DU “ PANAMA. ”

On sait qu'il s'agissait de joindre l'Océan Atlantique à l'Océan Pacifique, par un canal traversant l'Amérique centrale, afin d'éviter aux navires le contour de l'Amérique, comme le canal de Suez leur évite le contour de l'Afrique. L'isthme de Panama n'a que 46 milles de traversée.

On songe à creuser ce canal depuis la découverte de l'Amérique.

Plusieurs projets ont été étudiés dans ce siècle. Le plus pratique paraît être celui qui fait passer le canal par le lac Nicaragua et le fleuve Saint-Jean.

Ce canal aurait coûté tout au plus 200 millions et traverserait un pays fertile.

Comment ce projet fut-il abandonné par la compagnie de Lesseps pour en adopter un autre qui faisait passer

le canal par un pays horriblement malsain et à travers une chaîne de montagnes ?

Il fut entrepris en 1881 ; on y a englouti près de 1500 millions de francs et 30 mille cadavres d'hommes.

Donc, le 3 mars 1881, était constituée à Paris la *Société universelle du canal interocéanique de Panama*, au capital de 300.000.000, divisé en 600.000 actions de 500 francs.

300 millions pour un projet que les hommes du métier savaient impraticable, il y avait de quoi secouer toute la finance. Elle se précipita sur la proie.

Bientôt, il n'en resta pas un sou, et l'on eut recours aux emprunts, qui, avec les 300 millions d'actions, atteignirent bientôt le chiffre de 1 milliard, 94 millions. Et cette danse du milliard était finie au commencement de 1888.

Et le canal n'était guère plus avancé qu'en 1884.

Il fallait faire faillite ou recommencer la danse du milliard.

Le 8 juin, la compagnie était autorisée par les chambres à contracter un emprunt de 720 millions en valeurs à lots. Le public, mis en méfiance, ne souscrivit que 305 millions qui, ajoutés aux emprunts précédents, forment le total de 1400 millions.

Que sont devenus ces 1400 millions ?

Quelques centaines ont passé sur le chantier de Panama, où les ouvriers comme les ingénieurs les jetaient dans la boue et les gaspillaient en extravagances, en attendant que la fièvre des marais vînt y mettre un terme.

Mais l'orgie principale s'est passée à Paris.

Là s'étaient donné rendez-vous tous les faiseurs, tous les agioteurs.

Politiciens et tripoteurs s'unissaient pour dévorer les 1500 millions donnés par l'épargne française.

Bref, en décembre, 1888, la compagnie était incapable de faire face à ses engagements et le ministre des finances d'alors demanda à la chambre d'autoriser la compagnie à proroger pendant trois mois le paiement de ses dettes. Cette fois, la chambre refusa.

C'était la fin.

M. de Lesseps et les autres administrateurs quittèrent maison, et le tribunal de la Seine en nomma d'autres à la place.

Enfin, le 5 février, 1889, le tribunal civil de la Seine prononçait la dissolution de la société et nommait comme liquidateur M. Brunet, ancien ministre. *La Société universelle du canal interocéanique de Panama* était morte.

Nous assistons aujourd'hui à la décomposition du cadavre.

### LE SCANDALE DEACON.

M. Edward Parker Deacon, l'Américain qui fait tant parler de lui en France depuis qu'il a tué M. Emile Abeille dans les circonstances que l'on sait, vient de causer une nouvelle sensation à New-York, en intentant devant la cour suprême de cette ville, présidée par le juge Lawrence, un procès en divorce à sa femme, qui demeure encore en France, comme lui.

La requête introductive d'instance, en date de Paris, du 26 novembre, 1892, vient d'être présentée à la cour suprême par MM. Coudert frères, les avocats bien connus. Dans sa requête, trop longue pour qu'il soit possible de la publier en entier, M. Deacon déclare s'être marié le 29 avril 1879, et allègue que Mme Deacon "a violé la

fidélité conjugale en 1891 et 1892," dans les localités les plus diverses, notamment en Suisse, en Italie, à Paris, à Marseille et à Cannes. M. Deacon ne cite qu'un seul complice, ou "co-respondent," comme on dit en Amérique, feu M. Abeille, qui aurait pris, suivant les circonstances, les pseudonymes d'Edmond Adam et de Payolle. D'après M. Deacon, les relations illicites entre sa femme et M. Abeille auraient duré deux ans, et les complices se seraient vus dans une foule d'autres endroits que ceux qu'il mentionne. Quoiqu'il ne nomme que M. Abeille, M. Deacon dit avoir la conviction, sinon la certitude, que Mme Deacon a manqué à ses devoirs conjugaux avec d'autres complices, dont il prétend ignorer les noms. En conséquence, M. Deacon demande non-seulement le divorce, conformément aux lois de l'Etat de New-York, mais encore la garde de ses quatre enfants.

Le juge Lawrence a pris acte de la requête et ordonné que les assignations d'usage soient lancées. Mme Deacon, étant en France, comme nous l'avons dit, sera assignée par voie de publication dans les journaux. De plus, copie de l'assignation devra lui être adressée par la poste, à son dernier domicile connu, rue de Grenelle, à Paris. Bien que tous les détails de la cause soient connus de tout le monde depuis longtemps, le procès paraît appelé à faire sensation à New-York. On dit que M. Deacon s'est adressé aux tribunaux de New-York dans le but de prévenir certaines complications que le procès qu'il a déjà intenté devant les tribunaux français ne peut manquer de causer. M. Deacon ne doute pas qu'il n'obtienne le divorce ; mais ce qu'il désire avant tout, c'est la garde de ses enfants.

### QUESTION D'ENFANT.

Père, qui passe le plus vite ?  
Est-ce la fleur ? Est-ce le vent ?  
Est-ce l'étoile qui gravite  
Et s'enflamme en sillon mouvant ?

Est-ce la nue, ou la fumée ?  
L'hirondelle sifflant dans l'air ?  
La fusée en gerbe allumée ?  
Est-ce la foudre ? Est-ce l'éclair ?

Le torrent ? L'ardente avalanche ?  
Le plomb rapide et meurtrier ?  
Le brick gonflant son aile blanche ?  
L'homme penché sur l'étrier ?

Le sable arraché de la grève ?  
La frêle bulle de savon ?  
Le fil de la Vierge ? Le rêve ?  
La feuille morte ? Le ballon ?

Mon fils, que l'avenir t'évite  
Le savoir doux et douloureux !  
Non, ce qui passe le plus vite,  
Enfant, ce sont les jours heureux.

VICOMTE DE GÈRES.

Entre amies :

— Enfin ! quel âge avez-vous, ma chère amie ?

— Oh ! ça, voyez-vous, ma chère, c'est le seul secret que j'aie jamais pu garder !

## LES DROITS DU JOURNALISTE CATHOLIQUE.

Il est vraiment regrettable de constater avec quel mauvais vouloir, dans les cercles cléricaux, sont regardés tous ceux qui se permettent de discuter les questions des rapports entre nos populations et leur clergé. On semble vraiment n'accorder aux laïques que le droit de payer, d'obéir et de se faire saigner à blanc. Comme si ce n'était pas de leur pure volonté que les laïques entretiennent le clergé et lui fournissent les moyens et les ressources nécessaires à l'œuvre sainte que l'Eglise accomplit dans le monde ! Comme si les laïques étaient des sujets conquis et soumis à un pouvoir arbitraire, sans droit de protestation contre les abus !

Il vaut mieux vraiment remettre les choses à leur place, les choses et les hommes. L'ingratitude du clergé est une des choses les plus pénibles à constater dans notre province. Un homme aura rendu de grands services à l'Eglise ; pendant dix ans, pendant vingt ans, il aura plaidé la cause du clergé en diverses et multiples occasions. Il suffit que cet homme ait, une seule fois, à combattre une mesure cléricale injuste, un prêtre coupable, un abus criant, pour se voir appeler mauvais catholique, libéral catholique, calomniateur, etc., etc...

Je connais un écrivain dont toute la carrière a été consacrée à la défense de la religion, — qui, en vingt occasions, a soutenu des polémiques victorieuses contre des adversaires du clergé, qui a maintes et maintes fois proclamé avec une éloquence d'apôtre la mission divine et les bonnes œuvres de nos prêtres. Cet homme crut devoir exiger, un jour, qu'un prêtre, témoin dans une cause, prêtât le serment de dire la vérité comme tout autre citoyen. Là-dessus, M. Tardivel déclara que cet homme tournait au libéralisme, et cela fut assez pour le faire passer, en bien des quartiers, pour un adversaire des bons principes.

M. Tardivel a consacré sa plume, sa carrière, sa vie, à la cause catholique. A mon avis, il l'a mal servie, mais on le regardait dans le clergé comme le Veillot du Canada. A propos de l'affaire Guyhot, il a publié un article d'avertissement amical au clergé, et, depuis, on le traite d'imbécile même dans les cercles où, auparavant, on le tenait en très haute estime.

La *Minerve* a toujours été l'organe du clergé. Depuis quelques semaines, elle est vue d'un mauvais œil parce qu'elle a voulu démolir M. le curé Bédard qui, depuis des années, sème la dissension parmi ses paroissiens de St-Constant.

Vraiment cela est odieux. Ne voit-on pas que l'Eglise du Canada traverse une crise sans précédent, — que le silence dans le passé a été la cause de l'augmentation des abus, — et que le temps n'est plus, où l'on peut bâillonner la presse quand elle croit devoir élever la voix pour signaler des fautes qui n'obtiennent généralement aucun redressement de la part des autorités ? Ne voit-on pas que cette inaction des évêques et cette tolérance inqualifiable envers les prêtres contre qui des plaintes sont portées, ont amené les journaux à parler, — et que, quand ceux qui parlent sont des amis du clergé, qui veulent son bien, qui veulent son épurement, qui veulent le garder dans les bornes de la justice, de la modération et de sa mission divine, leur voix, au lieu d'être étouffée, devrait être écoutée ?

Je ne parle pas des feuilles qui méritent la censure par leurs attaques contre le dogme, par leurs écrits immoraux et obscènes, par leur intervention dans des sujets qui ne relèvent que de l'autorité diocésaine, — mais de

celles qui se contentent de signaler les fautes, les abus, les impositions, les plaintes, les mécontentements, dans un langage modéré, avec le seul désir de servir, en fin de compte, la cause même du clergé.

La province de Québec est profondément attachée à la religion. Même des hommes qui ne sont pas des pratiquants zélés ont une foi robuste et donneraient leur sang pour la défense de l'Eglise. L'Eglise doit, dans ses ministres, être digne de ceux qui tiennent tant à cœur de lui rester fidèles. Qu'elle leur laisse donc, de confiance, un peu de cette liberté qu'ils lui accordent avec tant de libéralité. Et l'union n'en sera que plus intime entre le clergé et les fidèles. Et ceux-ci, se voyant écoutés, se voyant compris, reprendront vite leur confiance ébranlée dans l'esprit de justice de quelques-uns de leurs prêtres et de leurs évêques.

## L'INDÉPENDANCE DU CANADA.

## II.

## DE L'OPPORTUNITÉ D'EN PARLER.

Le mouvement en faveur d'un changement politique, indépendance ou annexion, a pris un développement considérable depuis quelques mois. Dans la presse, sur les tréteaux, dans les clubs, voire même dans les causeries intimes des salons, l'on aborde le sujet et l'on discute avec chaleur et animation la possibilité de notre évolution politique. Il est inutile de le nier, la solution de ce grave problème n'appartient pas à nos arrière-neveux, comme on se plaît à le dire dans certains cercles pessimistes, mais bien à ceux de notre génération, qui seront les hommes d'action du début du vingtième siècle. Il ne faut pas oublier que les événements marchent vite en Amérique, et que les hommes d'action sont nombreux.

Voyez ce qui s'est passé au Brésil, il y a deux ans. Il a fallu à peine quelques heures pour proclamer la république, et cela, sans qu'une seule goutte de sang fût versée. Dom Pedro alla fixer sa résidence à Paris, et le général Da Fonseca prit possession des appartements du vieil empereur à Rio-Janeiro, et s'y installa en sa qualité de président de la république. Ce fut là toute la révolution brésilienne.

Au Canada, le moment décisif n'est pas encore arrivé ; mais l'heure est venue d'aborder la question de notre émancipation nationale et de l'étudier sous toutes ses faces. L'heure a sonné, pour les hommes instruits, d'en parler hautement. A eux appartient la glorieuse mission de préparer les esprits à ce changement radical. A eux est dévolue la tâche ardue de frayer la route aux idées nouvelles, d'écartier les obstacles et d'aplanir les difficultés.

Je me suis toujours étonné de l'apathie de certains hommes instruits pour tout ce qui touche de près aux affaires de la politique. N'y a-t-il pas là de l'égoïsme ? Ces hommes devraient comprendre que *noblesse oblige*, et que c'est à eux qu'appartiennent la direction des idées et le commandement des masses.

Dans l'agitation qui commence, il faut le concours de tous les citoyens soucieux de l'avenir de leur patrie. Les classes professionnelles apporteront le fruit de leur travail et de leurs études ; la bourgeoisie offrira son influence et son dévouement ; les classes ouvrières donneront leur enthousiasme et leur patriotisme. Ne refusons rien ; acceptons la lumière, de quelque foyer qu'elle projette ses rayons.



Tout nous invite à étudier ce problème de notre avenir politique. En premier lieu, nous avons atteint l'âge de majorité, et nous sommes, à l'exception des trois Guyanes, la seule colonie d'Amérique sommeillant encore à l'ombre d'un trône exotique.

De plus, nous traversons en ce moment une crise dont l'issue serait facile, si nous prenions dès maintenant la détermination énergique d'élever le Canada au niveau des autres nations.

Nous sommes, à vrai dire, les vassaux des Etats-Unis, car nous leur payons annuellement un énorme tribut de chair humaine. Pour ne parler que de la province de Québec, n'est-il pas vrai que plus d'un million de nos compatriotes sont fixés aux Etats-Unis? A l'exception de Montréal et de Québec, nous ne connaissons pas de villes françaises plus considérables que Lowell, Manchester, Fall River et Holyoke. Comment expliquer cette émigration constante, désastreuse? A quoi attribuer ce dépeuplement de nos paroisses? N'est-il pas temps d'endiguer ce torrent impétueux qui menace de tout briser et de tout emporter sur son passage?

Notre commerce languit, notre agriculture est aux abois. Et, cependant, le peuple est intelligent; le sol, fertile.

Notre pays est sillonné par un vaste réseau de chemins de fer, et nos communications avec l'océan sont incomparables.

La chose est claire, nous souffrons d'un mal organique. Le remède est tout indiqué: c'est un changement de régime qu'il nous faut.

La jeunesse des deux partis devrait s'emparer du mouvement en faveur de l'indépendance.

L'initiative de toutes les idées nobles et généreuses lui appartient de droit.

La jeunesse a pour second génie son cœur. On lui reprochera peut-être ses illusions; mais, comme dit Lamartine: "Pour passionner les peuples, il faut qu'un peu d'illusion se mêle à la vérité; la réalité seule est trop froide pour fanatiser l'esprit humain; il ne se passionne que pour des choses un peu plus grandes que nature: c'est ce qu'on appelle l'idéal; c'est l'attrait et la force des religions qui aspirent toujours plus haut qu'elles ne montent; c'est ce qui produit le fanatisme, ce délire de la vertu."

La jeunesse est généralement courageuse; or, le courage est la première des éloquences, car c'est l'éloquence du caractère.

Je serais fort étonné si, étant adoptée comme programme par la jeunesse canadienne, l'idée de l'indépendance ne faisait vite son chemin.

La jeunesse deviendrait un facteur plus important dans l'accomplissement de nos destinées. C'est elle qui donnerait l'impulsion aux idées nouvelles, et qui les répandrait dans le pays à l'aide de la presse et des clubs.

RODOLPHE LEMIEUX.

### III.

#### INDÉPENDANCE VS. ANNEXION.

Il n'y a pas à se dissimuler que le mouvement en faveur de l'annexion du Canada aux Etats-Unis s'accroît de jour en jour. Il a même déjà une importance dont doivent s'occuper nos compatriotes qui y sont opposés.

Ce mouvement vers l'annexion est dû exclusivement au désir de voir nos intérêts matériels se développer et le Canada sortir de la crise qu'il traverse en ce moment.

On attribue largement à notre état colonial, à l'hostilité des Etats-Unis vis-à-vis de l'Angleterre et à l'impossibilité où nous sommes de faire nous-mêmes nos traités de commerce, la tension des relations entre le Canada et la république voisine. Et cette idée a fait naître dans nos populations un désir encore vague, mais réel, de changement de régime.

Parler en ce moment de fédération impériale ou de continuation du lien colonial serait faire naître, au Canada, un sentiment hostile à l'Angleterre, sentiment capable de convertir le pays aux idées annexionnistes en moins de dix ans.

La véritable politique à suivre, pour le Canada, pour l'Angleterre, afin de préserver la bonne entente entre les deux, est donc d'opposer à l'idée de l'annexion l'idée de l'indépendance.

L'indépendance nous donnera le changement désiré. Il y a dans le peuple, je le répète, un besoin de changement. On veut du nouveau, croyant que le nouveau apportera une ère de prospérité agricole qui n'existe pas, qui n'a pas existé parmi nous depuis vingt ans, et dont l'absence fait que nos terres se dépeuplent avec une rapidité désolante.

Cette idée de changement est la seule qu'il soit impossible de combattre. Il s'agit donc de lui donner une forme pratique. D'aucuns veulent la fédération impériale; d'autres, l'annexion; d'autres enfin, l'indépendance.

La fédération impériale est une utopie. D'ailleurs, ce projet implique une longue gestation, et l'on ne se fera pas à l'idée d'attendre un demi-siècle avant d'opérer le changement désiré.

L'annexion est une possibilité. Je dis plus: elle se présente avec de forts arguments, qui ne manqueront pas de faire des adeptes nombreux. Pour ceux qui y voient l'absorption définitive du pays, la disparition du nom du Canada de la carte du monde, la centralisation de tous les pouvoirs fédéraux à Washington, l'effacement des nôtres dans la direction de nos destinées, la perte de toute influence par suite de la minorité infime où nous serons dans le congrès et le sénat des Etats-Unis; — pour ceux qui croient que l'indépendance, autant que l'annexion, apportera une amélioration sensible dans les conditions matérielles du pays; — pour la province de Québec, qui exerce un pouvoir réel par sa représentation dans un parlement fédéral canadien et qui ne serait plus qu'un État abandonné, comme la Louisiane, dans un pouvoir central américain, — il n'y a qu'une politique à suivre: c'est celle de l'indépendance.

Combattre l'annexion par l'indépendance, voilà le moyen de préserver l'intégrité du territoire, l'homogénéité canadienne; et d'exercer une influence effective sur la marche de nos destinées.

Que les uns s'agissent donc pour la fédération impériale, que d'autres prônent l'annexion, il n'y a pas lieu de s'en effrayer outre mesure. Pendant ce temps, l'idée de l'indépendance fera son chemin. Et un jour se lèvera bientôt où, autour d'elle, viendront se grouper même les partisans actuels des deux autres propositions.

Seulement, parlons raison. Montrons au peuple la solution, non pas comme elle se conçoit dans un rêve qui ne flatte que l'imagination, mais telle qu'elle se présentera, dans la forme que voudront lui donner les apôtres de notre liberté. Et il n'y aura pas d'effort pour qu'on y adhère, car cette idée, travaillée dans un

esprit sympathique à la mère-patrie, mise de l'avant en toute loyauté, répond aux plus fières ambitions du peuple, à son orgueil, à son patriotisme, à ses espérances et à ses besoins.

LOUIS-H. TACHÉ.

LE SAULE.

FRAGMENT.

I.

Il se fit tout à coup le plus profond silence,  
Quand Georgina Smolen se leva pour chanter.  
Miss Smolen est très pâle. — Elle arrive de France  
Et regrette le sol qu'elle vient de quitter.  
On dit qu'elle a seize ans. — Elle est Américaine ;  
Mais, dans ce beau pays dont elle parle à peine,  
Jamais deux yeux plus doux n'ont du ciel le plus pur  
Sondé la profondeur et réfléchi l'azur.  
Faible et toujours souffrante, ainsi qu'un diadème,  
Elle laisse à demi, sur son front orgueilleux,  
En longues tresses d'or tomber ses longs cheveux.  
Elle est de ces beautés dont on dit qu'on les aime  
Moins qu'on ne les admire ; — un noble, un chaste cœur :  
La volupté, pour mère, y trouva la pudeur.  
Bien que sa voix soit douce, elle a sur le visage,  
Dans les gestes, l'abord et jusque dans ses pas,  
Un signe de hauteur qui repousse l'hommage,  
Soit tristesse ou dédain, mais qui ne blesse pas.  
Dans un âge rempli de crainte et d'espérance,  
Elle a déjà connu la triste indifférence,  
Cette fille du temps. — Qui pourrait, cependant,  
Se lasser d'admirer ce front triste et charmant,  
Dont l'aspect seul éloigne et guérit toute peine ?  
Tant sont puissants, hélas ! sur la misère humaine  
Ces deux signes jumeaux de paix et de bonheur,  
Jeunesse de visage et jeunesse de cœur !  
Chose étrange à penser, il paraît difficile  
Au regard le plus dur et le plus immobile  
De soutenir le sien. — Pourquoi ? Qui le dira ?  
C'est un mystère encor. — De ce regard céleste  
L'atteinte, allant au cœur, est sans doute funeste,  
Et devra coûter cher à qui la recevra.

Miss Smolen commença ; — l'on ne voyait plus qu'elle.  
On connaît ce regard qu'on veut enfin cacher,  
Si prompt, si dédaigneux, quand une femme est belle !..  
Mais elle ne parut le fuir, ni le chercher.

Elle chanta cet air qu'une fièvre brûlante  
Arrache, comme un triste et profond souvenir,  
D'un cœur plein de jeunesse et qui se sent mourir ;  
Cet air qu'en s'endormant Desdemona tremblante,  
Posant sur son chevet son front chargé d'ennuis,  
Comme un dernier sanglot, soupire au sein des nuits.

D'abord, ses accents purs, empreints d'une tristesse  
Qu'on ne peut définir, ne semblèrent montrer  
Qu'une faible langueur et cette douce ivresse  
Où la bouche sourit, et les yeux vont pleurer.  
Ainsi qu'un voyageur couché dans sa nacelle,  
Qui se laisse, au hasard, emporter au courant,  
Qui ne sait si la rive est perfide ou fidèle,  
Si le fleuve, à la fin, devient lac ou torrent :  
Ainsi la jeune fille, écoutant sa pensée,  
Sans crainte, sans effort, et par sa voix bercée,  
Sur les flots enchantés du fleuve harmonieux  
S'éloignait du rivage, en regardant les cieux...

Quel charme elle exerçait ! Comme tous les visages  
S'animaient tout à coup d'un regard de ses yeux !  
Car, hélas ! que ce soit, la nuit, dans les orages,  
Un jeune rossignol pleurant au fond des bois,  
Que ce soit l'archet d'or, la harpe éolienne,  
Un céleste soupir, une souffrance humaine,  
Quel est l'homme, aux accents d'une mourante voix,  
Qui, lorsque pour entendre il a baissé la tête,  
Ne trouve dans son cœur, même au sein d'une fête,  
Quelque larme à verser, — quelque doux souvenir  
Qui s'allait effacer et qu'il sent revenir ?

Déjà le jour s'enfuit, — le vent souffle, — silence !  
La terreur brise, étend, précipite les sons ;  
Sous les brouillards du soir le meurtrier s'avance,  
Invisible combat de l'homme et des démons !  
A l'action, Iago ! Cassio meurt sur la place.  
Est-ce un pêcheur qui chante ? Est-ce le vent qui passe ?  
Ecoute, moribonde ! Il n'est pire douleur  
Qu'un souvenir heureux dans les jours de malheur.

Mais lorsqu'au dernier chant la redoutable flamme  
Pour la troisième fois vient repasser sur l'âme  
Déjà prête à se fendre, et que, dans sa frayeur,  
Elle presse, en criant, sa harpe sur son cœur...  
La jeune fille alors sentit que son génie  
Lui demandait des sons que la terre n'a pas ;  
Soulévant par sanglots des torrents d'harmonie,  
Mourante, elle oubliait l'instrument dans ses bras.  
O Dieu ! Mourir ainsi, jeune et pleine de vie ?...  
Mais tout avait cessé, le charme et les terreurs,  
Et la femme, en tombant, ne trouva que des pleurs.

Pleure, le ciel te voit ! — Pleure, fille adorée !  
Laisse une douce larme au bord de tes yeux bleus  
Briller, en s'écoulant, comme une étoile aux cieux !  
Bien des infortunés dont la cendre est pleurée  
Ne demandaient pour vivre et pour bénir leurs maux  
Qu'une larme, — une seule, et de deux yeux moins beaux !

Echappant aux regards de la foule empressée,  
Miss Smolen s'éloignait, la rougeur sur le front ;  
Sur le bord du balcon elle resta penchée.

Oh ! Qui l'a bien connu, ce mouvement profond,  
Ce charme irrésistible, intime, auquel se livre  
Un cœur dans ces moments de lui-même surpris,  
Qu'aux premiers battements un doux mystère enivre,  
Jeune fleur qui s'entr'ouvre à la fraîcheur des nuits !  
Fille de la douleur ! harmonie ! harmonie !  
Langue que pour l'amour inventa le génie !  
Qui nous vins d'Italie, et qui lui vint des cieux !  
Douce langue du cœur, la seule où la pensée,  
Cette vierge craintive et d'une ombre offensée,  
Passe en gardant son voile et sans craindre les yeux ?  
Qui sait ce qu'un enfant peut entendre et peut dire  
Dans tes soupirs divins nés de l'air qu'il respire,  
Tristes comme son cœur et doux comme sa voix ?  
On surprend un regard, une larme qui coule ;  
Le reste est un mystère ignoré de la foule,  
Comme celui des flots, de la nuit et des bois.

Oh ! Quand tout a tremblé, quand l'âme tout entière  
Sous le démon divin se sent encor frémir,  
Pareille à l'instrument qui ne peut plus se taire  
Et qui d'avoir chanté semble longtemps gémir...  
Et quand la faible enfant, que son délire entraîne,  
Mais qui ne sait d'amour que ce qu'elle en rêva,

Vient à lever les yeux... La belle Américaine,  
Qui dérobait les siens, enfin les souleva.

Sur qui?—Bien des regards, ainsi qu'on peut le croire,  
Comme un regard de reine avaient cherché le sien.  
Que de fronts orgueilleux qui s'en seraient fait gloire!  
Sur qui donc?—Pauvre enfant, le savait-elle bien?

Ce fut sur un jeune homme à l'œil dur et sévère,  
Qui la voyait venir et ne la cherchait pas,  
Qui, lorsqu'elle emportait une assemblée entière,  
N'avait pas dit un mot, ni fait vers elle un pas.  
Il était seul, debout,—un étrange sourire,—  
Sous de longs cheveux blonds des traits efféminés;  
A ceux qui l'observaient son regard semblait dire:  
On ne vous croira pas si vous me devinez.  
Son costume annonçait un fils de l'Angleterre;  
Il est, dit-on, d'Oxford.—Né dans l'adversité,  
Il habite le toit que lui laissa son père  
Et prouve un noble sang par l'hospitalité.  
Il se nomme Tiburce.

On dit que la nature  
A mis dans sa parole un charme singulier,  
Mais surtout dans ses chants; que sa voix triste et pure  
A des sons pénétrants qu'on ne peut oublier.  
Mais, à compter du jour où mourut son vieux père,  
Quoi qu'on fit pour l'entendre, il n'a jamais chanté.

D'où la connaissait-il? Ou quel secret mystère  
Tient sur cet étranger son regard arrêté?  
Quel souvenir ainsi les met d'intelligence?  
S'il la connaît, pourquoi ce bizarre silence?  
S'il ne la connaît pas, pourquoi cette rougeur?  
On ne sait.—Mais son œil rencontra l'œil timide  
De la vierge tremblante, et le sien, plus rapide,  
Sembla comme une flèche aller chercher le cœur.  
Ce ne fut qu'un éclair. L'invisible étincelle  
Avait jailli de l'âme, et Dieu seul l'avait vu!  
Alors, baissant la tête, il s'avança vers elle  
Et lui dit: "M'aimes-tu, Georgette, m'aimes-tu?"

## II.

.....A l'âge où la chaleur du sang  
Fait éclore un désir à chaque battement,  
Où l'homme, apercevant, des portes de la vie,  
La mort à l'horizon, s'avance et la défie,  
Parmi les passions qui viennent tour à tour  
S'asseoir au fond du cœur sur un trône invisible,  
La haine, l'intérêt, l'ambition, l'amour,  
Tiburce n'en connaît qu'une,—la plus terrible.  
Jusqu'à ce jour, du moins, le sillon n'a senti  
Des autres que le germe; une seule a grandi.  
Quant à cette secrète et froide maladie,  
Misérable cancer d'un monde qui s'en va,  
Ce facile mépris de l'homme et de la vie,  
Nul de l'avoir connu jamais ne l'accusa.

Ah! Pauvreté, marâtre! A qui donc est utile  
Celui qui d'un sein maigre a bu ton lait stérile?  
A quoi ressemble l'homme, ignoré du destin,  
Qui, reprenant le soir son sentier du matin,  
Marchant à pas comptés dans sa vie inconnue,  
S'endort quand sur son toit la nuit est descendue?  
Peut-être est-ce le sage:—un moins pesant fardeau  
Courbe plus lentement son front jusqu'au tombeau;

Mais celui qu'un fatal et tout-puissant génie  
Livre dans l'ombre épaisse à la pâle insomnie,  
Celui qui, pour souffrir ne se reposant pas,  
Vit d'une double vie,—oh! qu'est-il ici-bas?  
Pareille à l'ange armé du saint glaive de flamme,  
L'invincible pensée a du seuil de son âme  
Chassé le doux sommeil comme un hôte étranger.  
Seule elle y règne, et n'est pas longue à la changer  
En une solitude immense et plus profonde  
Que les déserts perdus sur les bornes du monde!

## III.

Pâle étoile du soir, messagère lointaine,  
Dont le front sort brillant des voiles du couchant,  
De ton palais d'azur, au sein du firmament,  
Que regardes-tu dans la plaine?

La tempête s'éloigne, et les vents sont calmés.  
La forêt, qui frémit, pleure sur la bruyère;  
Le phalène doré, dans sa course légère,  
Traverse les prés embaumés.

Que cherches-tu sur la terre endormie?  
Mais déjà vers les monts je te vois t'abaisser;  
Tu fuis en souriant, mélancolique amie,  
Et ton tremblant regard est près de s'effacer.

Etoile qui descends sur la verte colline,  
Triste larme d'argent du manteau de la nuit,  
Toi que regarde au loin le pâtre qui chemine,  
Tandis que pas à pas son long troupeau le suit,  
Etoile, où t'en vas-tu, dans cette nuit immense?  
Cherches-tu sur la rive un lit dans les roseaux,  
Ou t'en vas-tu si belle, à l'heure du silence,  
Tomber comme une perle au sein profond des eaux?  
Ah! Si tu dois mourir, bel astre, et si ta tête  
Va dans la vaste mer plonger ses longs cheveux,  
Avant de nous quitter, un seul instant arrête;  
Etoile de l'amour, ne descends pas des cieus.

## III.

Au bord d'une prairie, où la fraîche rosée  
Incline au vent du soir la bruyère arrosée,  
Le château de Smolen, vénérable manoir,  
Découpe son portail sous un ciel triste et noir.  
C'est au pied de ces murs que Tiburce s'arrête.  
Il écoute. — A travers les humides vitraux,  
Il voit passer une ombre et luire des flambeaux.

"A cette heure! dit-il. Est-ce encore une fête?"  
Puis, avec un murmure, il ajoute plus bas:  
"M'aurait-elle trompé?" Dans ce moment, un pas  
Au penchant du coteau semble se faire entendre...  
Il est sans armes, seul. — Viendrait-on le surprendre?

Il hésite, — il approche à pas silencieux.  
Caché sous le portail que couvre une ombre épaisse,  
Tour à tour près du mur il se penche et se baisse...  
Quel spectacle imprévu vient de frapper ses yeux!

Près de l'ardent foyer où le chêne pétille,  
Le vieux Smolen courbé récite à haute voix  
L'oraison qu'après lui répète sa famille.  
Comme dans ce guerrier si terrible autrefois  
La sainte paix de l'âme efface les années!  
Il prie, et cependant deux femmes inclinées  
Pour parler au Seigneur se reposent sur lui.  
— Corrupteur, corrupteur, que viens-tu faire ici?

Il est là, miss Smolen, qui t'attend et qui compte  
Les bénédictions d'un père à son enfant.  
Il est là, sur le seuil, qui descend et qui monte,  
Comme un larron de nuit que la frayeur surprend.  
Hâte-toi, le temps fuit ! l'horizon se colore !  
L'astre des nuits bientôt va briller, — hâte-toi !

Oh ! Qui n'a pas senti son cœur battre plus vite  
A l'heure où sous le ciel l'homme est seul avec Dieu ?  
Qui ne s'est retourné, croyant voir à sa suite  
Quelque forme glisser, — quand des lignes de feu,  
Se croisant en tous sens, brillent dans les ténèbres,  
Comme les veines d'or du mur d'airain des nuits ?  
Lorsque l'homme effrayé, soulevant les tapis  
Qui se froissent sur lui, croit que des cris funèbres  
De courir à son or sont venus l'avertir ? . . . [dormir.  
Malheur ! Quand la nuit vient, l'homme est fait pour

Il est certain qu'alors l'effroi sur notre tête  
Passe comme le vent sur la cime des bois,  
Et lorsqu'à son aspect le cœur manque, il s'arrête  
Et saisit aux cheveux l'homme resté sans voix.

Derrière l'angle épais d'une fenêtre obscure,  
Tiburce resté seul avançait à grands pas.  
Aux rayons de la lune une blanche figure  
Parut à son approche et glissa dans ses bras.

Amour ! Torrent divin de la source infinie !  
O dieu d'oubli, dieu jeune, au front pâle et charmant !  
Toi que tous ces bonheurs, tous ces biens qu'on envie  
Font quelquefois de loin sourire tristement,  
Qu'importent cette mer, son calme et ses tempêtes,  
Et ces mondes sans nom qui roulent sur nos têtes,  
Et le temps, et la vie, au cœur qui t'a connu ?  
Fils de la volupté, père des rêveries,  
Tes filles sur ton front versent leurs fleurs chéries,  
Ta mère en soupirant t'endort sur son sein nu !

## IV.

A cette heure d'espoir, de mystère et de crainte  
Où l'oiseau des sillons annonce le matin,  
Tiburce de la ville avait gagné l'enceinte  
Et de son pauvre toit reprenait le chemin.  
Tout se taisait au loin dans les blanches prairies ;  
Tout, jusqu'au souvenir, se taisait dans son cœur.  
Pour la nature et l'homme, ainsi parfois la vie  
A ses jours de soleil et ses jours de bonheur.  
C'est une pause, un calme, une extase indicible.  
Le temps, ce voyageur qu'une main invisible,  
D'âge en âge, à pas lents, mène à l'éternité,  
Sur le bord du chemin, pensif, s'est arrêté.

Ah ! brûlante, brûlante, ô nature ! est la flamme  
Que d'un être adoré la main laisse à la main,  
Et la lèvre à la lèvre, et l'âme au fond de l'âme !  
Devant tes voluptés, ô nuit ! c'est le matin  
Qui devrait disparaître et replier ses ailes !  
Pourquoi te réveiller, quand, loin des feux du jour,  
Aux accents éloignés de tes sœurs immortelles,  
Tes beaux yeux se fermaient dans les bras de l'amour ?  
Que fais-tu, jeune fille, à cette heure craintive ?  
Lèves-tu ton front pâle au bord du flot dormant,  
Pour suivre à l'horizon les pas de ton amant ?  
La vaste mer, Georgette, a couvert cette rive.  
L'écume de ses eaux trompera tes regards.  
Tu la prendras de loin pour le pied des remparts  
Où de ton bien-aimé tu crois voir, la demeure.

Rentre, cœur plein d'amour ! Les vents d'est à cette heure  
Glissent dans tes cheveux, et leur souffle est glacé.  
Retourne au vieux manoir, et songe au temps passé !

Sous les brouillards légers qui dérobaient la terre,  
Tiburce dans les prés s'avancait lentement.  
Il atteignit enfin la maison solitaire  
Que rougissaient déjà les feux de l'Orient.  
Ce fut en ce moment qu'en refermant sa porte  
Il sentit tout à coup un bras lui résister :  
" Qui donc lutte avec moi ? " dit-il d'une voix forte.  
— " Homme, dit le vieillard, songez à m'écouter. "

## V.

C'est une chose étrange, à cet instant du jour,  
De voir ainsi les sœurs, au fond de ce vieux cloître,  
Parler en s'agitant et passer tour à tour.

O sœurs, ô pâles sœurs ! Sur qui donc priez-vous ?  
Qui de vous va mourir ? Qui de vous abandonne  
Un vain reste de jours oubliés et perdus ?  
Car vous, filles de Dieu, vous ne les comptez plus.  
Que le sort les épargne ou qu'il vous les demande,  
Vous attendez la mort dans des habits de deuil ;  
Et qui sait si pour vous la distance est plus grande,  
Ou de la vie au cloître, — ou du cloître au cercueil ?

Inclinée à demi sur le bord de sa couche,  
Une femme, — une enfant, — faible, mais belle encor,  
Semble en se débattant lutter avec la mort.  
Ses bras cherchent dans l'ombre et se tordent. Sa bouche  
Fait pour baiser la croix des efforts impuissants.  
Elle pleure, — elle crie, — elle appelle à voix haute  
Sa mère... — O pâles sœurs, quelle fut donc sa faute ?  
Car ce n'est pas ainsi que l'on meurt à seize ans.

Le soleil a deux fois rendu le jour au monde  
Depuis que dans ce cloître un vieillard l'amena.  
Il regarda tomber sa chevelure blonde,  
Lui montra sa cellule, — et puis lui pardonna.  
Elle était à genoux quand il s'éloigna d'elle ;  
Mais en se relevant, une pâleur mortelle  
La força de chercher un bras pour s'appuyer, —  
Et depuis ce moment on n'a plus qu'à prier.

Ah ! priez sur ce lit ! priez pour la mourante !  
Si jeune ! et voyez-la, sa main faible et tremblante  
Vous montre en expirant le lieu de la douleur. —  
Et, quel que soit son mal, il est venu du cœur.

Savez-vous ce que c'est qu'un cœur de jeune fille ?  
Ce qu'il faut pour briser ce fragile roseau  
Qui ploie et qui se courbe au plus léger fardeau ?  
L'amitié, — le repos, — celui de sa famille, —  
La douce confiance, — et sa mère, — et son Dieu, —  
Voilà tous ses soutiens : qu'un seul lui manque, adieu !  
Ah ! priez. Si la mort, à son heure dernière,  
À la clarté du ciel entr'ouvrirait sa paupière,  
Peut-être elle dirait, avant de la fermer,  
Comme Desdemona : " Tuer pour trop aimer. "

Il est sous le soleil de douces créatures  
Sur qui le ciel versa ses beautés les plus pures,  
Êtres faibles et bons, trop charmants pour souffrir,  
Que l'homme peut tuer, mais qu'il ne peut flétrir.  
Le malheur, ce vieillard à la main desséchée,  
Voit s'incliner leur tête avant qu'il l'ait touchée ;  
Ils veulent ici-bas d'un trône, — ou d'un tombeau.

Telles furent, hélas ! bien des infortunées  
 Que dévora la tombe au sortir du berceau,  
 Que le ciel au bonheur avait prédestinées ;  
 Et telle fut aussi celle qui va mourir.  
 Déjà le mal atteint les sources de la vie.  
 A peine, soulevant sa tête appesantie,  
 Sa main, son bras tremblant, peuvent la soutenir.  
 Cependant elle cherche, — elle écoute sans cesse ;  
 A travers les vitraux, sur la muraille épaisse,  
 Tombe un rayon. — Hélas ! c'est encore un beau jour.  
 Tout renaît, la chaleur, la vie et la lumière :  
 Ah ! c'est quand un beau ciel sourit à notre terre,  
 Que l'aspect de ces biens qui nous fuient sans retour  
 Nous montre quel désert emplissait notre amour.

Mais qui ne sait, hélas ! que toujours l'espérance,  
 Des célestes gardiens veillant sur la souffrance  
 Est le dernier qui reste auprès du lit de mort ?  
 Jetant quelques parfums dans la flamme expirante  
 Et jusqu'à son cercueil emportant la mourante,  
 Elle berce en chantant la douleur qui s'endort.

## VI.

La grille en cet instant a résonné. — Silence !  
 Un pas se fait entendre, — un jeune homme s'élance.  
 Il est couvert d'un froc. — Tous se sont écartés.  
 Il traverse la foule à pas précipités :

“ Mes sœurs, demande-t-il, où donc est la novice ? ”

Il l'a vue ; un soupir dans l'ombre a répondu.  
 Alors, d'un ton de voix qui veut qu'on obéisse :  
 “ Georgette, lui dit-il, Georgette, m'entends-tu ? ”

En prononçant ces mots, le frère se découvre ;  
 De la malade alors la paupière s'entr'ouvre ;  
 L'a-t-elle reconnu ? Son œil terne et hagard  
 Est voilé d'un nuage et se perd dans le vide.  
 Il doute, — sur son front passe un éclair rapide.  
 “ Laissez-nous seuls, dit-il, je suis venu trop tard.”

Le ciel s'obscurcissait. — Les traits de la mourante  
 S'effaçaient par degrés, sous la clarté tremblante.  
 Auprès de son chevet le crucifix laissé  
 De ses débiles mains à terre avait glissé.  
 Le silence régnait dans tout le monastère,  
 Un silence profond, — triste, — et que, par moment,  
 Interrompait un faible et sourd gémissement.  
 Sous le rideau du lit courbant son front sévère,  
 L'étranger immobile écoutait, — regardait ; —  
 Tantôt il suppliait, — tantôt il ordonnait.  
 On distingua de loin quelques gestes bizarres,  
 Accompagnés de mots que nul ne saisissait,  
 Mais qui, prononcés bas, et de plus en plus rares,  
 Après quelques moments cessèrent tout à fait.  
 Au nom de l'ordre saint dont il se disait frère,  
 Auprès de la malade on l'avait laissé seul...  
 Sur le bord de la couche il vit prendre un linceul :  
 “ Trop tard, répéta-t-il, trop tard ! ” et sur la terre  
 Il tomba tout à coup, plein de rage et d'horreur.

Hommes, vous qui savez comprendre la douleur,  
 Gémir, jeter des pleurs, prier sur une tombe,  
 Pensez-vous quelquefois à ce que doit souffrir  
 Celui qui voit ainsi l'infortuné qui tombe,  
 Et lui tend une main qu'il ne peut plus saisir ?  
 Celui qui sur un lit vient pencher son front blême  
 Où les nuits sans sommeil ont gravé leur pâleur,

Et là, d'un œil ardent, chercher sur ce qu'il aime,  
 Comme un signe de vie, un signe de douleur ;  
 Qui, suspendant son âme à cette âme adorée,  
 S'attache à ce rameau qui va l'abandonner ;  
 Qui, maudissant le jour et sa vue abhorrée,  
 Sent son cœur plein de vie, et n'en peut rien donner ?  
 Et lorsque la dernière étincelle est éteinte,  
 Quand il est resté là, — sans espoir et sans crainte,  
 — Qu'il contemple ces traits, ce calme plein d'horreur,  
 Ces longs bras amaigris traînant hors de la couche,  
 Ce corps frêle et roidi, ces yeux et cette bouche  
 Où le néant ressemble encore à la douleur...  
 Il soulève une main qui retombe glacée ;  
 Et s'il doute, insensé ! s'il se retourne, il voit  
 La mort branlant la tête, et lui montrant du doigt  
 L'être pâle, étendu sans vie et sans pensée.

## VII.

Tout est fini ; la cendre est rendue à la terre.  
 Le ministre est parti, — peut-être l'attend-on.  
 Tu t'es évanouie ! ô toi, fleur solitaire.  
 Il ne reste plus rien, — rien qu'un tombeau sans nom.

Personne n'a suivi sa dépouille mortelle.  
 Aucun pas n'est marqué sur le bord du chemin.  
 Son vieux père est trop faible, et d'ailleurs, privé d'elle,  
 Plus loin encor, peut-être, il la suivra demain.

Descends donc, pauvre fille, en ta tombe ignorée,  
 Sous ta pierre mal jointe et d'herbes entourée !  
 Cette terre est fertile, et va bientôt fleurir  
 Sur le débris nouveau qu'elle vient de couvrir...

O terre ! toi qui sais sous la tombe muette  
 Garder si bien les morts que l'Océan rejette,  
 Quand ton sein, fécondé par la corruption,  
 Redemande la vie à la destruction, [l'emblème  
 Qu'es-tu donc qu'un sépulcre immense, et dont  
 Est le serpent roulé qui se ronge lui-même ?

— Mais vous, rêves d'amour, rires, propos d'enfant,  
 Et toi, charme inconnu dont rien ne se défend,  
 Qui fis hésiter Faust au seuil de Marguerite,  
 Doux mystère du toit que l'innocence habite,  
 Candeur des premiers jours, qu'êtes-vous devenus ?

Paix profonde à ton âme, enfant ! à ta mémoire !  
 Adieu ! Ta blanche main sur le clavier d'ivoire  
 Durant les nuits d'été ne voltigera plus...

ALFRED DE MUSSET.

## RÉCITS DU LABRADOR.

## L'OUTARDE.

La propriété charmante, la faculté divinement adorable que les hommes ont nommée vertu n'est pas la propriété exclusive de l'humanité.

L'homme vertueux est presque un mythe. Pour ma part, je n'en connus jamais un seul, et si je crois à son existence, c'est parce qu'il me serait infiniment pénible de renoncer à l'espoir d'être un jour vertueux. L'imperfection profonde dans laquelle je croupis, tout en reculant, hélas ! trop loin cet instant désiré, ne m'a point enlevé toute ambition d'y parvenir. L'exemple est si

puissant ! Et je connais tant d'animaux doués des vertus que je voudrais avoir !

Oui. Il n'est que trop vrai : cette qualité, si précieuse, mais si rare chez nous, est l'apanage d'un nombre considérable d'animaux.

Peu répandue chez les mammifères, où elle n'a, pour ainsi dire, qu'un seul représentant, — le castor, — elle fait, au contraire, l'ornement de presque tous les oiseaux. J'entends de tous les oiseaux que nous n'avons pu asservir à nos lois et que la liberté bénie a tenus éloignés de toutes nos corruptions.

Il me serait facile, à l'appui de cette thèse, de vous citer un nombre immense d'oiseaux pleins de vertus. Je vous épargnerai une si longue nomenclature, qui ne ferait qu'exaspérer votre confusion et la mienne.

L'outarde, que Boie appelle *bernicle branta*, et les Anglais, *Canada goose*, est l'un des exemples les plus frappants de cette agglomération chez l'oiseau de toutes les vertus qui nous manquent.

Le mâle de l'outarde, que j'appellerai le jars, puisque, d'après les Anglais, cet animal n'est qu'une oie, n'a qu'une femme à la fois. Cette femme, il l'adore, l'abreuve d'attentions et la défend avec courage.

Audubon, qui fut chasseur pour devenir savant, fait un tableau aussi délicieux qu'édifiant des soins délicats et variés qu'avait pour sa femelle un mâle d'outarde dont il fit un jour la rencontre dans les savanes tremblantes du Labrador. Il nous dit, en fort beau langage, du reste, avec quel empressement cet époux si dévoué couvrait sa femelle de son corps pour la défendre des entreprises du chasseur, avec quelle tendresse il savait calmer la terreur que lui causait la présence du savant observateur, avec quelle énergie il déployait ses ailes puissantes pour en frapper l'objet de ses craintes et de sa colère.

Mais Audubon, ornithologiste inimité jusqu'ici, n'était qu'un chasseur incomplet ; aussi n'a-t-il pas tout vu, n'a-t-il pas tout apprécié et, s'il a insisté sur la tendresse, le dévouement et la fidélité qui unit le jars à la femelle de manière à rejeter bien loin au second plan Philémon et Baucis, qui furent presque des demi-dieux, il a négligé de nous apprendre toute la valeur comestible de cet oiseau dont la chair de goût parfait sert d'enveloppe à tant de vertus.

L'outarde est un mets d'autant plus délicat qu'elle est rôtie au feu de braise et en plein air, après avoir été convenablement empalée de fond en tête sur une broche de bois que supportent deux fourches de même substance.

J'ose vous recommander ce procédé, dont le chasseur d'appétit moyen et de gourmandise discrète peut tirer des jouissances sans pareilles, surtout s'il sait recueillir le jus qui découle de l'animal dans une lèchefrite en écorce de bouleau, contenant déjà quelques pommes de terre convenablement rissolées.

Le duvet et la plume de l'outarde ne sont pas moins agréables et utiles que sa chair. Après avoir mangé l'animal, se coucher sur sa dépouille est le couronnement d'un repas exquis, et l'on ne peut être plus mollement et plus chaudement couché pour se livrer à une sieste si dignement provoquée.

Les autochtones, comme presque tous les peuples primitifs, étaient convaincus qu'en mangeant certains animaux ils s'incorporaient les qualités qu'ils reconnaissaient et appréciaient en eux. C'est ainsi qu'en se nourrissant de la chair de l'opossum, ils en acquéraient la prudence ; qu'en digérant une queue de castor, ils s'en assimilaient la sagesse ; qu'en dévorant un renard, ils augmentaient leur subtilité naturelle.

Je suis bien loin de repousser cette croyance. J'y trouve l'explication du retour à la plus pure philanthropie et à la manipulation de toutes les vertus des employés de la compagnie de la baie d'Hudson. Je crois, en effet, me rappeler qu'à la factorerie d'York ou de l'Original, les sauvages ou les Esquimaux sont tenus de fournir aux officiers de cette compagnie trente mille outardes par saison, — vous m'entendez bien, trente mille outardes !

C'est, sans doute, en mangeant ces pauvres bêtes si vertueuses que messieurs les agents de la célèbre compagnie — et, par extension, la compagnie elle-même — en ont acquis les précieuses qualités.

L'élucidation de cette métamorphose surprenante, restée inexpiquée jusqu'ici, m'a réconcilié avec mon intelligence humaine, que je croyais particulièrement épaisse. Elle ne peut manquer également de combler de joie les nombreux lecteurs que je me souhaite. Mais cette découverte, bien remarquable cependant, n'est pas la seule que je doive à cette croyance. J'y trouve l'explication de tous les vices d'une humanité qui se nourrit, en général, de perdrix, de dindons, de bœufs, de moutons, de morues, de harengs, de maquereaux, etc... — tous animaux qui servent de réceptacles aux plus répugnantes immoralités.

Je n'étonnerai personne en disant que l'outarde pond six œufs et que les fruits de son amour sont couvés avec autant de sollicitude par le mâle que par la femelle. Cependant je n'ose affirmer ce dernier fait, que je ne connais que par ouï-dire.

Les petits naissent assez faibles, mais acquièrent des forces avec une extrême rapidité. Dès les premiers jours de septembre, ils sont assez forts déjà pour commencer à gagner le fond des baies vaseuses du Labrador canadien.

Ils apprennent à voler et à se cacher avec une docilité surprenante.

Le langage des outardes semble très varié. Elles possèdent des inflexions vocales différentes pour toutes les situations. Un cri commande l'immobilité ; un autre, l'attention ; un autre, le départ, etc...

L'œil de l'outarde est plein d'expression. Elle a au plus haut point ce que nous autres, hommes, appelons l'éloquence du regard. Rien n'égale sa prudence et il est fort difficile au chasseur novice de l'approcher. Elle a des habitudes d'une régularité chronométrique.

C'est ainsi qu'à la fin de septembre, ces oiseaux se réunissent en grandes troupes et ne manquent jamais, à toutes les marées basses, de venir manger sur les battures découvertes par la mer les zostères, plantes marines dont elles sont très friandes et que, pour cette cause, les chasseurs ont appelées : herbes à outarde. C'est en profitant de cette habitude que l'on parvient à en tuer quelques-unes, au passage, en se cachant sur leur parcours, et cet affût devient d'autant plus facile que les marées coïncident plus exactement avec le crépuscule.

L'outarde n'a, parmi les mammifères, qu'un seul émule, le castor, je l'ai déjà dit. Ce sont deux animaux parfaits, dont nous ne saurions étudier les mœurs sans rougir des nôtres. Aussi nous contentons-nous de nous couvrir de la peau de l'un et de manger la chair de l'autre, sans nous préoccuper un seul instant des qualités précieuses qui ornent l'instinct de ces êtres sympathiques si dignes d'inspirer l'amour de la vertu à notre humanité détériorée et moisie. Hélas ! Ce sont nos passions qui nous ont ainsi faits et, malgré mes hurlements de regrets, nous continuerons à nous couvrir de la peau du castor et à mettre l'outarde à la broche. Triste, bien triste humanité !

HENRY DE PUYJALON.

### S. E. LE CARDINAL TASCHEREAU.

Notre distingué compatriote, l'honorable juge Routhier, donne de fort intéressants détails sur le cardinal-archevêque de Québec, au cours de sa biographie de Son Eminence, publiée dans les *Hommes du Jour*. J'en cueille, au hasard, quelques-uns, qui ne manqueront pas d'intéresser les lecteurs de l'*Opinion Publique*.

Il y a dans chaque pays des familles privilégiées qui semblent destinées à marcher toujours à la tête de la société.

Cette constance des honneurs s'attachant à un nom n'est pas le produit du hasard ; elle s'explique par une véritable mission que la Providence impose à certaines familles, comme à certains individus, et elle se justifie par la perpétuation du talent et de l'honneur.

Telle est la famille de Son Eminence le cardinal Taschereau, l'une des plus anciennes et des plus haut placées de notre pays.

Le cardinal Elzéar Alexandre Taschereau est né à Ste-Marie-de-la-Beauce, au manoir seigneurial de la famille, le 17 février, 1820.

Dès l'âge de huit ans, il entra au petit séminaire de Québec. A seize ans, après les plus brillants succès, il avait terminé son cours classique, et il partait pour l'Europe en compagnie de M. l'abbé Holmes.

C'est à Rome qu'il entra dans l'état ecclésiastique, quand il n'avait encore que dix-sept ans.

On devine quels sentiments un séjour assez prolongé dans la ville des papes dut inspirer au jeune lévite, et quels liens puissants se formèrent dès lors entre la sainte Eglise et ce jeune cœur, pur et plein d'aspirations élevées.

Ses études théologiques, au séminaire de Québec, n'y furent pas moins brillantes que ses études classiques, et, le 10 septembre, 1842, il fut ordonné prêtre.

A dater de cette époque, sa vie a été de plus en plus intimement liée à l'histoire du séminaire de Québec. Ce fut pour lui la maison paternelle, et nul ne pourrait mieux que lui nous parler de cette famille dont il a été successivement le fils et le père.

Jusqu'à son élévation sur le siège archiepiscopal de Québec, en 1871, il ne s'est jamais éloigné de son cher séminaire que temporairement et pour des raisons graves : — la première fois, pour aller soigner les émigrés irlandais, malades du typhus, à la Grosse-Isle, où il prit la fièvre et faillit mourir ; la seconde fois, pour aller étudier le droit canonique à Rome, d'où il revint avec le diplôme de docteur.

Au séminaire, il a enseigné tour à tour la rhétorique, la philosophie, le dogme, la morale et le droit canonique. Ceux qui ont été ses élèves font l'éloge de sa science, et vantent la méthode et la clarté de son enseignement.

En même temps, il a occupé tous les postes de responsabilité et d'honneur que le conseil du séminaire tenait à lui confier.

Le cardinal fut un des fondateurs de l'université Laval, et il est resté profondément attaché et dévoué à cette institution. Elle a été pour lui comme l'enfant que son père aime d'autant plus qu'il lui occasionne plus d'inquiétudes et de tourments. Il en a été la personnification la plus en vue depuis plus de trente ans, et il a partagé ses peines et ses joies, ses revers et ses triomphes. Voyages en Europe, correspondance volumineuse, rédaction de mémoires, polémiques, lettres pastorales et mandements, il s'est imposé bien des peines et des travaux pour la défendre contre ses ennemis ; et si, finalement, il n'a pas réussi au gré de ses désirs, il peut toujours se rendre le témoignage qu'il n'a rien négligé pour assurer l'avenir de cette œuvre magnifique.

L'épiscopat ne devait pas être la dernière étape de notre éminentissime compatriote dans la voie des honneurs.

Après quinze années de labeurs et de peines, de travaux et de luttes, de courses apostoliques et de voyages entrepris pour la cause de l'éducation et pour le plus grand bien de l'Eglise canadienne, il fut jugé digne des plus hautes distinctions, et le Saint-Père voulut le revêtir de la pourpre cardinalice.

Ce fut une grande joie pour tous les Canadiens. Québec fut alors témoin des fêtes les plus grandioses qu'il ait jamais vues. L'imposition des insignes de la nouvelle dignité et la collation de la barrette cardinalice donnèrent lieu aux plus imposantes solennités et à des réjouissances extraordinaires.

Toutes les parties du pays et toutes les classes de la société voulurent prendre part à ces fêtes et s'y firent représenter. Les rues étaient décorées et pavées, la ville fut illuminée, les cérémonies religieuses furent admirables, et la procession à travers la vieille cité de Champlain se fit avec un incomparable déploiement de magnificence.

La musique, la poésie, l'éloquence célébrèrent à l'envi l'éclat de ces grands jours et la gloire de celui qui avait su mériter tant d'honneur.

Quelques mois après les fêtes cardinalices, notre archevêque partait pour Rome, où il reçut des mains de Sa Sainteté le dernier insigne de sa haute dignité : le chapeau de cardinal. C'était son huitième voyage à la ville éternelle.

Depuis lors, le cardinal Taschereau mène la vie calme, laborieuse et sainte qui convient à un évêque. Malgré ses soixante-douze ans révolus, il ne croit pas encore que l'heure du repos ait sonné pour lui, et il travaille toujours, comme on fait au milieu de la vie.

Toutes ses journées sont parfaitement réglées, et il partage ses heures entre les exercices de piété, l'étude et les travaux que lui impose l'administration de son diocèse.

On a dit autrefois que le monde appartient aux silencieux.

Cette parole semble étrange dans notre siècle de parlementarisme et de presse, où l'empire paraît appartenir aux plus bavards ; et cependant, elle renferme encore aujourd'hui un grand fonds de vérité, et, si vous y regardez de près, vous verrez que les plus influents dans le monde ne sont pas ceux qui parlent le plus.

Le cardinal Taschereau est un silencieux, et l'on cite de lui des silences étonnants. Un de ses grands-vicaires m'a raconté qu'il était, un jour, monté avec lui dans sa voiture de Saint-Michel-de-Bellechasse à Lévis, sans dire un seul mot. "C'était une expérience que je voulais faire," me disait-il, "et je ne voulais pas rompre le silence moi-même. Il se prolongea jusqu'à Lévis."

Ce goût prononcé pour le silence accroit, sans doute, l'apparence austère du prélat, et fait croire à beaucoup de gens qu'il n'est guère sociable. Mais ceux qui ont vécu dans son intimité assurent que la société des autres hommes ne lui déplaît pas, pourvu qu'elle ne le détourne pas de ses études et de ses travaux. Il la recherche même, quand l'heure de sa récréation a sonné.

Sous sa rigidité extérieure se cache une grande bonhomie. Dans l'occasion, il est même gai, et les plaisanteries faites à propos le font rire de bon cœur. Mais c'est une gaieté d'enfant, et le caractère de son langage, quand il veut rire, est proprement la naïveté.

Un des traits les plus accentués de son caractère est la franchise. Il voudrait déguiser sa pensée, qu'il ne le pourrait pas. Quand il juge qu'il est mieux de ne pas dire ce qu'il pense, il se tait, ce qui est pour lui la chose la plus aisée du monde.

A son amour du silence correspond un goût naturel de la paix. Etrange destinée des hommes : il a la guerre en horreur, et peu d'évêques ont eu plus de combats à soutenir.

On ne saurait nier au cardinal Taschereau les plus remarquables qualités de l'esprit et du cœur. Son jugement est droit et apprécie toutes choses avec calme et modération. De persévérantes études ont développé ses éminentes facultés et lui ont donné la science. Convaincu que l'évêque doit être la lumière de son église, il a toujours aimé les livres, et l'étude absorbe encore une large part de son temps.

A sa droiture d'intelligence vient s'ajouter un esprit de justice bien équilibré.

Il sait allier la charité au zèle apostolique, et, quand il se décide à censurer, il le fait avec mesure et modération. En même temps, toutes les œuvres utiles et qui peuvent servir la religion et la patrie peuvent compter sur son concours. Quand sa présence est requise pour rehausser l'éclat d'une démonstration, soit religieuse, soit patriotique, il se met toujours à la disposition des organisateurs, et il se prodigue avec un dévouement et une activité, qui étonnent dans un homme de son âge.

Il n'est pas un orateur ; mais il parle avec simplicité et correction, et jamais pour ne rien dire.

Il écrit avec une rare pureté, sans recherche, sans viser à l'effet, mais avec goût et avec une connaissance parfaite de sa langue. Plusieurs de ses mandements et de ses lettres pastorales sont extrêmement remarquables. Le style en est clair, précis, correct, propre à ce genre de littérature, et révèle, en même temps, le docteur nourri des saintes écritures.

## CARNET D'UN MONDAIN.

Le lieutenant-gouverneur et madame Chapleau étaient au Windsor, samedi et dimanche derniers. Ils sont retournés à Québec lundi. C'est la première fois que madame Chapleau y descend, depuis la nomination de M. Chapleau à Spencer-Wood. Aussi a-t-elle eu à peine le temps de s'y installer avant l'ouverture du parlement, le dîner d'Etat et la réception donnée aux dames le même soir, après dîner.

La liste de préséance du Canada laisse à désirer grandement, mais là où elle est surtout défectueuse, c'est quand il s'agit de l'appliquer chez les lieutenants-gouverneurs. Je prends, par exemple, les dîners d'Etat. Le premier ministre et ses collègues n'ont place qu'après les sénateurs, les juges et les députés aux communes. Pourtant le dîner d'Etat est la réception donnée par le lieutenant-gouverneur et ses aviseurs au monde officiel. Le premier ministre y devrait, il semble, occuper la première place auprès du chef de la province.

N'y aurait-il pas possibilité de remédier à cela, soit en donnant aux premiers ministres et à leurs collègues une préséance plus élevée, soit en créant une liste de préséance provinciale qui n'aurait effet qu'aux réceptions officielles des lieutenants-gouverneurs ?

Jeudi soir, le 5 janvier, dans les magnifiques salles de Hall et Scott, rue Saints-Catherine ouest, il y avait une large réunion d'invités, les hôtes des *Baby Bachelors* de Montréal. Le comité avait lancé une couple de cents invitations, dont les trois quarts avaient été acceptées. Mesdames Geo. W. Hamilton, Stearns, Eadie et Drinkwater agissaient comme dames patronesses.

Remarquées parmi les invitées : mademoiselle Perreault, une ravissante brune qui était la reine du bal, miss Ethel Bond, miss Hope, miss Alice Kane, miss Bee Hutchins, miss Rae, les *misses* Judah, Melle Alphonsine Roy, Melle Hubert, miss Hamilton, les *misses* Drinkwater, miss Stephens et miss Stephenson.

La semaine au *Queen's* a été un succès assez rare dans les annales du théâtre à Montréal. A côté de Wilson Barrett, célèbre tragédien anglais, un jeune Canadien, M. McLeay, autrefois d'Ottawa, a pris une large part des applaudissements. C'est un acteur de grand avenir.

On annonce, à Québec, l'engagement de miss Blanche Smith à M. John McLimont.

Miss Smith est une des favorites de la haute société québécoise, à laquelle sa beauté, sa gentillesse et son élégance apportaient un charme toujours nouveau. Elle épouse un des hommes les plus estimés de la vieille capitale.

La semaine des Rois a été marquée par toute une série de fêtes, où la jeunesse s'en est donné à cœur joie.

Le mercredi, il y avait bal d'enfants chez madame McShane. Plus de cent fillettes et jeunes garçons ont dansé, joué, réveillé à qui mieux mieux sous les soins de madame et Melles McShane et Mount, qui se sont prodiguées pour amuser tout ce petit monde.

Vendredi, jour des Rois, comédie de salon chez Mme P. E. Mount, rue Dorchester. Melles Marie et Rita Mount, Germaine, Madeleine et Renée Sauvalle, étagées



de 11 à 4 ans ont joué, avec un aplomb et une verve charmants, deux petites comédies d'enfants : *Le petit monde* et *Quand nous serons grandes !* Les jeunes actrices ont été applaudies, choyées et embrassées par toute l'assistance, qui se composait d'une soixantaine de leurs amies. La fête s'est complétée de jeux enfantins, rondes, farandole, danses, tambour et surtout d'un excellent souper, auquel tout le petit bataillon a fait grandement honneur.

M. J. Damien Rolland se promène, en ce moment, en Italie, avec mesdemoiselles Rolland, ravi d'échapper aux froids du climat et à l'atmosphère brûlante de l'hôtel de ville.

M. et madame Robert S. White sont en Floride, pour quelques semaines, à jouir des beautés incomparables du climat et du charme d'un pays féérique.

Dans le monde des divorcés, aux Etats-Unis, on annonce le mariage de madame S. Othis Jones, épouse divorcée de M. Archibald Smithers, née Higgins, à M. George Coleman, encore dernièrement le mari de la ravissante madame Lewis Brophy.

Tous ces gens devraient se réunir à dîner, après la noce, se communiquer leurs impressions, évoquer des souvenirs intimes et se donner des conseils.

Le manque d'espace nous oblige à remettre au prochain numéro un rapport détaillé de la magnifique réception de mesdames Mathieu, Bureau et Desjardins.

Le clou de la semaine a été la grande réception donnée par madame McShane en sa résidence, rue de l'Université, mardi dernier de 4 h. à 8 h.

Le sexe fort en avait été exclu et je crois bien n'être pas contredit par la plupart de mes lectrices en protestant avec elles contre un exclusivisme que je regrette. Une heureuse innovation a été faite par l'aimable maîtresse de la maison : neuf jeunes filles lui aidaient à recevoir :

Melles McShane, en toilettes blanches garnies de dentelle : toilettes d'un goût exquis et leur seyant à ravir ;

Miss Gascoigne, toilette très réussie en vieux rose ;

Miss Clagget, robe de velours cardinal, garnie de dentelle blanche ;

Melle Dansereau, robe bleue pâle ;

Miss Maltby, en blanc ;

Miss Brice, robe de soie bleue pâle ;

Miss Coghlin, en robe de soie blanche ;

Miss Kinahan, en soie jaune d'un merveilleux effet et allant très bien à son beau teint de brune.

Remarquées dans la nombreuse assistance : — Mesdames Van Horne, Schwob, Taite, Ouimet, Dugas, Pedrona, McIntyre, Mathieu, Alex. Allan, de Lima, Saint-Pierre, McGibbon, Stephenson, Read, John, et miss Jeffrey, de Québec, et miss McIntyre.

Les salons parfaitement ornés de fleurs au milieu desquelles de petites lampes-veilleuses formaient un éclairage produisant un excellent effet.

Bref, superbe réception, pleine de gaieté et d'entrain. L'orchestre, dirigé par Hardy, a joué de fort jolis morceaux.

Samedi soir, réunion chez notre aimable poète L. Fréchette, dans sa belle résidence de la rue Sherbrooke. Soirée littéraire des plus intéressantes.

M. Fréchette a lu, avec la verve et le savoir-bien-dire qu'on lui connaît, une délicieuse légende intitulée "Conte de Noël." Les personnages, dans leurs différents rôles, donnent à ce petit poème une couleur locale pleine d'intérêt et de charme.

M. Delahaye, conférencier français, qui avait fait une causerie, jeudi dernier, à la salle de réunion de la société "La France" sur l'art de lire et de dire, a déclamé, avec une délicate observation des nuances, l'admirable poème de notre ami L. Fréchette : "Vive la France."

Un comité spécial, dont M. John S. Shearer a été nommé président, a été organisé pour recueillir les souscriptions au monument qui doit être élevé à Maisonneuve, sur la place d'Armes, en juin, 1893.

La réception annuelle des lieutenants-colonels Houghton et Mattice, ainsi que des officiers des bataillons anglais, a eu lieu le 2 janvier, à la salle d'exercices militaires.

#### UN MONDAIN.

Dans un pays d'Orient, un Robert-Macaire, devenu ministre, donne des soirées où, naturellement, la société est mêlée.

Au cours d'une de ces réceptions trop ouvertes, un individu de marque, ambassadeur d'une puissance étrangère, demande un instant d'entretien particulier au ministre, et lui dit :

— Monsieur le ministre, je suis désolé. Ce monsieur là-bas vient de me voler ma montre.

— Attendez, je vais arranger ça.

Et Son Excellence se dirige vers le collectionneur de chronomètres, avec qui il engage une conversation des plus courtoises.

Au bout d'un instant, il revient, et tendant, d'un geste de triomphe, l'objet en question au diplomate :

— Tenez, la voilà, votre montre !

— Merci mille fois, monsieur le ministre. Mais comment avez-vous fait pour en obtenir la restitution ?

— Mon Dieu, explique modestement Robert-Macaire, de la façon la plus simple du monde. Sans qu'il s'en aperçoive, je la lui ai reprise dans sa poche !

Extrait d'album :

"Une femme édentée est une femme sans défense.—  
COMMERSON."

Chez le cordonnier, un client se plaint que les chaussures que l'on vient de lui mettre aux pieds coûtent trop cher. Alors le marchand, du ton le plus gracieux :

— On voit bien que monsieur ne s'y connaît pas. Si monsieur se rendait seulement compte du veau qui est entré dans ces bottines, il ne dirait pas cela !

Le notaire et le médecin se rencontrent à la porte d'un malade à ses derniers moments.

Echange de politesses.

— Après vous.

— Je n'en ferai rien.

— Moi non plus.

Le notaire, qui est venu pour le testament, se décide à passer, en disant avec un sourire :

— Puisque vous le voulez, cher docteur, et que ma besogne n'est que la conséquence de la vôtre. . . .

## CHRONIQUE QUÉBÉCQUOISE.

8 janvier.

La nouvelle année n'est plus si jeune, puisque toutes les fleurs qu'on lui a jetées, à son entrée dans le monde, se flétrissent déjà. J'ai sous les yeux une ravissante corbeille de roses *american beauties* venue de Boston pour le premier janvier. Pauvres fleurs ! Elles voudraient si bien rester jolies, et cependant chaque jour leur enlève un peu de fraîcheur et de couleur ; mais, dans un suprême effort de coquetterie, le pétale fané tombe pour en laisser voir d'autres encore tout roses ; et la fleur de penser : " J'ai encore mon cœur pour en illuminer bien d'autres."

Comme le temps dure quand on l'emploie ! Ainsi ces huit jours consacrés à nos devoirs et à nos plaisirs nous ont semblé des mois. En effet, si, le matin, vous allez au parlement ou à votre bureau, l'après-midi au *rink* ou faire des visites, le soir au bal ou au spectacle, vos idées se renouvellent cent fois, vous écoutez tant de choses dissonnantes, vos yeux voient de si étranges gens, votre esprit est peuplé de souvenirs si différents, que vraiment vous avez vécu et vieilli infiniment plus que l'individu qui est resté à fumer près de sa cheminée.

Québec, depuis Noël, a été très brillant, si brillant que nous en avons oublié notre chronique la semaine dernière. Donc, en revenant sur nos pas, nous vous parlerons d'une fête qui est déjà vieille, puisqu'elle a dix jours, mais qui n'en reste pas moins l'événement de la vie mondaine à cette saison. Je veux dire le bal donné par madame Dobell. Quel luxe et quelle élégance !

*Beauvoir Manor*, ombragé par de grands arbres, regarde à travers les fleurs de ses serres couler le Saint-Laurent. Mais les visiteurs, que regardent-ils ? Ma foi, je ne sais trop. La belle nappe bleue a bien son attrait ; mais, de l'autre côté, le manoir a ses portes hospitalières toutes grandes ouvertes, et la châtelaine, qui est charmante, vous invite à entrer. Ah ! ne refusez pas, vous y perdriez trop !

Allons tout de suite à la salle de bal. Elle est incomparable. Les boiseries sont merveilleuses ; elles ont été enlevées à un vieux château, près d'Anvers ; chacune de ces sculptures est un tableau, si bien que l'œil, de suite rivé à ces merveilles, n'aperçoit que plus tard les superbes originaux qui les dominent. Et cependant il y a là trois grands bœufs flamands qui ruminent si doucement qu'ils font rêver les gens pressés. Et une grande beauté du siècle passé qui regarde paisiblement, sans envie, sauter Lily, Blanche, ou Rose ; les hommes, en passant, lui jettent un peu d'encens, et, dans son cadre d'or, elle est la véritable reine des fêtes. Le parquet est superbe et l'orchestre est conduit par un artiste ; c'est un luxe pour l'oreille, mais peut-être passe-t-il inaperçu dans cette maison où tout est harmonie. Au salon, les murs sont tendus de vieilles étoffes fond clair, les fenêtres et les portes étalent leurs robes orientales. La grande glace de la cheminée a l'air ravi de réfléchir tant de beautés. Les candélabres sont des œuvres d'art, la pendule est une merveille, et, sous des verres, on aperçoit des miniatures exquises de blondes rêveuses qui ne sont plus. La bibliothèque est sobre et correcte, elle conduit au *pays du Soleil*. En effet, pourquoi pas ? car, partout où il y a des fleurs, il y a du soleil. Mais par quel hasard les aloès et les cactus viennent-ils fleurir sous les lointains rayons du grand astre, et comment

les palmiers poussent-ils sans crainte loin du grand désert ? Ah ! c'est qu'ils sont bien gâtés ici : on leur donne une température douce et tiède, le jour beaucoup de lumière, et le soir des clartés douces et voilées qui les fascinent ; puis, qui sait ? Peut-être, en regardant les grands champs de neige, croient-ils voir des milliers d'Arabes drapés dans leur burnous et, à genoux, chantant : " Allah ! Allah ! Béni soit Allah, le seul vrai Dieu !"

La fée Jeunesse se promène insouciant et joyeuse à travers toutes ces splendeurs. Elle est habillée de rose et couronnée de fleurs. Ses yeux brillent d'espérance et de douces illusions ; à son cou est suspendu un collier de perles, si transparentes qu'ailleurs on les croirait des larmes. Elle ne marche pas, elle vole et distribue à pleines mains aux danseurs l'entrain et l'enthousiasme, aux amoureux un peu de poésie, et aux vieilles gens de bons souvenirs qui rajeunissent les cœurs.

Entre le salon et la salle de bal est un petit coin mauresque, où croissent quelques plantes exotiques. Là, j'ai vu un jeune beau jurer des éternités d'amour, d'abord à une blonde rousse au teint chaud, puis à une fillette de 17 ans, et enfin à une sémillante brunette que cela amusait fort.

Plusieurs étrangers assistaient à cette fête : miss Hall, de Sherbrooke, miss Mackenzie, de Montréal ; cette dernière, dans une robe directoire rose et blanche, avait très grand air. — Parmi les hommes, on a remarqué MM. Meredith, Allan, Hope, et le capitaine Gaudet, de Kingston.

Nous sommes rentrés à 3 heures du matin, par une nuit idéale, une véritable fête de la nature. Le chemin Saint-Louis est bordé de superbes arbres admirablement découpés, ciselés ; mais ceci est l'œuvre du Sculpteur éternel. Les sapins se groupent en foule, en procession, et ils défilent devant nous, ou se reposent dans leur immobilité paresseuse.

Les montagnes prennent des formes fantastiques, puis elles s'allongent, méditent ou rêvent. Les astres s'allument et nous regardent avec des yeux perçants et doux.

Dans un autre genre, nous avons eu un bal bien intéressant donné au *Tara Hall* par les sergents de la cavalerie. Les colonels Duchesnay et Turnbull, les officiers de la cavalerie et quelques-uns du 8ème bataillon y assistaient en grand uniforme. A travers de superbes décorations militaires on a remarqué, réunis dans un même drapeau, les portraits du colonel Turnbull, du capitaine Lessard et du lieutenant Forester, faits au croyon par un de leurs soldats. Le bal ne s'est ouvert qu'à l'arrivée des femmes des officiers. Madame Forrester a refusé énergiquement de danser avec qui que ce fût à part les sergents, et elle a paru jouir beaucoup de la fête qu'elle leur donnait. — Sur le programme, j'ai remarqué plusieurs vieilles danses malheureusement trop oubliées de nos jours : la Varsovienna et le Circassian, toutes deux pleines d'une cadence à la fois douce et entraînant.

A travers toutes ces fêtes, je regrette vivement de devoir mentionner un triste événement, la mort d'une belle et charmante jeune femme. Madame J. Burstall était la fille du colonel Rhodes ; elle dépassait à peine vingt ans, et elle avait épousé il y a quelques mois seulement M. J. Burstall. Comme elles sont déchirantes, ces séparations de deux existences si étroitement unies !

Comme il est dur de revoir les vivants, de reprendre le cours banal des jours, quand tout est changé en dedans ! Quel vide ! Partout la place de l'être aimé, sans l'y voir. Tout Québec a pleuré cette mort. Le *Batchelor's Picnic*, qui devait avoir lieu cette semaine, a été remis indéfiniment.

On dîne beaucoup dans cette saison. Il y a des dîners de jeunes gens et de jeunes filles qui sont fort gais. On en cite un des plus somptueux donné dans une vieille famille française très haut placée dans la magistrature et alliée à un prince de l'Eglise. Et toute une série d'autres, donnés dans un cercle très fermé, à l'occasion du retour d'une Canadienne-Parisienne de nos amies.

Puis on fait toujours de la musique: ce n'est peut-être pas bien nouveau, mais ça berce agréablement. Hier nous étions invités à une soirée absolument musicale et parfaitement charmante. La maîtresse de maison, que je ne nommerai pas, parce que cette réunion avait un cachet intime, est très distinguée et, depuis longtemps, quoique jeune encore, elle a vu défiler dans ses salons toutes les célébrités. A travers de brillantes sonates et de touchantes romances, une jeune fille canadienne-française a dit des vers anglais assez amusants. J'admire la bienveillance avec laquelle nos compatriotes d'origine anglaise écoutent en souriant leur poésie souvent abîmée par une langue restée bien française en dépit de ses efforts. Parmi les invités, on a beaucoup remarqué Melle J. R., qui portait une robe bleu de ciel avec des touffes de roses, manches ballons, garniture de velours mousse fanée rappelant le dessin de la robe.

On annonce pour cette quinzaine une quantité de réceptions de tous genres. On parle même de jouer la comédie. En somme, la vie a du bon, et la terre, pour un lieu d'exil, est bien habitable. Aussi, tant que l'amitié existera, que l'amour fera chanter, que les gazons reverdiront et que les oiseaux nous reviendront, que pourra-t-on demander davantage ? Plus, mais ce serait le ciel même !

PAULE.

#### COLONNE POUR RIRE.

Tout tourne en chansons, en France. Ne voilà-t-il pas qu'à propos du Panama l'on vient de parodier cette monumentale invention de l'abrutissement musical : "*Ta-ra-ra-boom-de-ay*," qui a eu tant de succès en Angleterre et dans tous les coins du monde où se parle un mot d'anglais.

C'est l'administration française qui chante :

J'étais tranquille, j'étais heureuse,  
Tantôt gai, tantôt sérieuse,  
Appliquant, sans émotion,  
Les lois et la constitution ;  
Quand tout à coup, sans crier gare,  
Survient une énorme bagarre ;  
L'un d'nous lève un lièvre embêtant,  
Et l'on nous dit : "D'où vient l'argent ?"

Panamaboum D'lahaye ! (*bis*)  
Plus moyen d'rigoler,  
Plus moyen d'spéculer ;  
Panamaboum D'lahaye ! (*bis*)  
Faut vivre en bon bourgeois  
D'nos sept cents francs par mois.  
Panamaboum D'lahaye ! (*bis*)

L'esprit d'autrefois :

Karr avait publié, dans l'un de ses articles, l'âge de quelques femmes très connues. Il y en avait, dans le tas, deux ou trois qui, bien qu'ayant depuis longtemps frisé la quarantaine, étaient restées coquettes, et l'indiscrétion de l'auteur des *Guepes* était faite pour les blesser.

Il le prévint et, son indiscrétion commise :

— Ne m'en veuillez pas, ajouta-t-il. Je constate, d'ailleurs, mesdames, qu'à vos masques constamment jeunes et qu'à vos tailles toujours sveltes, aucune de vous n'a cessé d'avoir vingt ans. Et même, double ou triple charme ! elle les a deux ou trois fois !

Après cette réserve, il eût fallu manquer d'esprit pour se fâcher. Or, c'était en France, et tout alla bien.

Curiosités de la vie anglaise :

Une jeune fille de quinze ans est maîtresse des chasses du comté d'Huntingdon et suit à cheval, ou plutôt mène la chasse à courre, derrière les chiens, au premier rang des chasseurs.

On sait que lord et lady Aberdeen s'occupent beaucoup des clubs littéraires et des questions sociales. Lady Marjorie Hamilton Gordon, leur fille unique, âgée de onze ans, est déjà rédacteur en chef d'un *magazine* mensuel, à l'usage de la jeunesse, intitulé : *The Willie Wintrie*, qui est très populaire parmi les enfants d'Aberdeen.

La duchesse douairière de Londonderry vient d'être nommée *churchwarden* (marguillier) à Machyllet. Ce serait la première fois qu'une duchesse anglaise devient marguillier.

Au baccalauréat :

L'examinateur.—Y a-t-il un rapport entre l'illustre savant Cornélius Herz et le fameux auteur latin Cornelius Nepos ?

Le candidat.—Sans doute ! Les deux Cornélius ont mérité d'être traduits : l'un en français, l'autre en police correctionnelle.

Un mot d'Edouard Pailleron :

Le spirituel auteur du *Monde où l'on s'ennuie*, alors candidat à l'Académie française, arrive un jour chez Renan.

Le domestique l'introduit auprès de l'illustre écrivain, qui se lève et, très aimable :

— Prenez donc une chaise, cher monsieur.

— Mille pardons, répondit Pailleron, mais c'est un fauteuil que je viens vous demander.

Un jeune homme sort d'un restaurant, où il a copieusement dîné.

Passé une dame très élégamment mise. Le jeune homme presse le pas, se place devant elle et s'écrie :

— Echec à la dame par un cavalier !

La dame, très peu effarouchée, et souriant :

— Oh ! non, c'est par un fou !...

Calino rend visite à un ami, qu'il trouve au lit.

— Comment ! encore couché à onze heures ?

— Mon cher, je me suis couché très tard dans la nuit.

— Eh bien ! et moi, reprend Calino, je ne me suis pas couché du tout, et ça ne m'empêche pas d'être déjà levé !

L'OPINION PUBLIQUE.

# LES HOMMES DU JOUR

GALERIE DE PORTRAITS CANADIENS

PARAISANT PAR SÉRIES

*MONUMENT ÉRIGÉ À LA GLOIRE DE LA CONFÉDÉRATION  
CANADIENNE*

**GRANDE ÉDITION:**

*50 CENTINS LA SÉRIE*

**ÉDITION POPULAIRE:**

*15 CENTINS LA SÉRIE*

Chaque série comprendra le portrait, la biographie et le fac-simile d'une lettre ou d'un écrit autographe du sujet. Il n'y aura pas plus de deux séries par mois, et pas plus de cent séries en tout.

Toutes les biographies seront signées par des écrivains distingués.

La grande Édition se vend au prix de 50 centins la série.

L'Édition populaire se vend au prix de 15 centins la série.

La souscription n'est prise que pour l'ouvrage au complet.

**ÉCHANTILLONS ENVOYÉS A DEMANDE**

Souscrivez aux "HOMMES DU JOUR" pour avoir sous les yeux le portrait, la vie, le caractère et l'écriture des hommes éminents de votre pays.

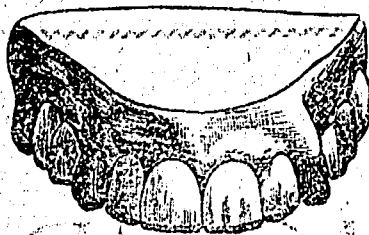
L'expédition des numéros de l'Édition populaire se fera par la poste, et la collection, périodiquement, par les agents ou par la malle.

Adressez : LE DIRECTEUR,

"LES HOMMES DU JOUR"

B. P. No. 1579, MONTREAL

L'OPINION PUBLIQUE.



Nouveaux procédés américains pour plombage de dents en porcelaine et en verre; plus résistable que le ciment, imitant parfaitement la dent.  
Nouveau métal pour palais, extra léger.  
Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

Dr. BROUSSEAU

7, rue St-Laurent, Montréal.

L'Opinion Publique

POLITIQUE, LITTÉRATURE, THÉÂTRE, MONDANITÉS.

PARAIT CHAQUE VENDREDI.

Abonnement : \$2.00 par an ; \$1.00 pour six mois—payable d'avance.  
\$2.50 par an—payable dans l'année.

Prix du numéro : 5 CENTIMS.

Rédaction et administration :

L'OPINION PUBLIQUE,

B. P. No. 2071,

Bureaux : Bâtisse New-York Life, 715. MONTREAL, CANADA.

AUX COLLABORATEURS :

TOUTE COLLABORATION ACCEPTÉE SERA PAYÉE.

LA LOTERIE DU PEUPLE

La seule autorisée par la Législature du Québec.

10 Cents. - - - 25 Cents.

PRIX CAPITAL - \$1,500  
BILLET ..... 10 Cts.  
PRIX CAPITAL - \$3,750  
BILLET ..... 25 Cts.

NOMENCLATURE DES LOTS.

Pour Billets de 10c.		Pour Billets de 25c.	
1 Lot valant .. \$1,500 00	\$1,500 00	1 Lot valant .. \$3,750 00	\$3,750 00
1 do .. 500 00	500 00	1 do .. 1,250 00	1,250 00
1 do .. 250 00	250 00	1 do .. 625 00	625 00
1 do .. 125 00	125 00	1 do .. 312 00	312 00
2 Lots valant .. 50 00	100 00	2 Lots valant .. 125 00	250 00
5 do .. 25 00	125 00	5 do .. 62 50	312 50
25 do .. 5 00	125 00	25 do .. 12 50	312 50
100 do .. 2 50	250 00	100 do .. 6 25	625 00
200 do .. 1 50	300 00	200 do .. 3 75	750 00
500 do .. 1 00	500 00	500 do .. 2 50	1,250 00
LOTS APPROXIMATIFS		LOTS APPROXIMATIFS	
100 Lots valant .. \$2 50	\$250 00	100 Lots valant .. \$0 25	\$625 00
100 do .. 1 50	150 00	100 do .. 3 75	375 00
100 do .. 1 00	100 00	100 do .. 2 50	250 00
999 do .. 50c	499 50	999 do .. 1 25	1,248 75
999 do .. 50c	499 50	999 do .. 1 25	1,248 75

3134 Lots valant.....\$5,274 00 3134 Lots valant.....\$13,185 00  
Les demandes de billets seront reçues jusqu'à neuf heures le jour même du tirage. Toute demande par le courrier parvenant le jour même du tirage est appliquée au tirage suivant.  
Les noms des gagnants ne sont pas livrés à la publicité sans une autorisation spéciale.

Bureau Principal : 78, rue St-Laurent, Montréal.  
P. O. Boîte 987. E. C. LALONDE, Gérant.  
On demande des Agents.

40 ANS D'EXISTENCE  
LE COURRIER DE ST-HYACINTHE

PUBLIÉ A DEUX ÉDITIONS.  
Journal d'annonces par excellence, possédant la plus grande circulation de tous les journaux publiés dans les districts ruraux.  
Édit. semi-quotidienno : \$3 par an.  
" hebdomadaire : \$1 " "  
Adresse : " LE COURRIER DE ST-HYACINTHE,"  
No. 60, RUE DE LA CASCADE,  
ST-HYACINTHE, P. Q.

" LE CANADIEN "

LE CANADIEN, publié à Montréal, est devenu l'un des organes les plus importants de l'opinion publique à cause de son franc parler sur les questions brûlantes du jour. Tout en étant un journal de parti, il est spécialement un journal de liberté de pensée politique.

PRIX DE L'ABONNEMENT :  
En ville, porté à domicile.....\$5.00 par année.  
Pour les campagnes..... 3.00 "  
Le Cultivateur, édition hebdomadaire.... 1.00 "

LE CHOIX DE MEDIUMS

constitue principalement l'annonce profitable.  
Quand vous songez à annoncer, appelez-vous quo l'impulsion extraordinaire donnée au journal

LE MONDE

par l'adoption d'un programme nettement indépendant, la réorganisation de sa rédaction et de tous les services administratifs ont eu pour effet DE DOUBLER LE CHIFFRE RÉGULIER DE SON TIRAGE.

C'est maintenant au commerce et à l'industrie à tirer parti de cette grande publicité du "MONDE," qui s'adresse à tout le public canadien, sans exception de parti.

Rappelez-vous que c'est le SEUL JOURNAL INDEPENDANT DU CANADA.

Assurance Maritime.

CIE D'ASSURANCE MARITIME "BRITISH AND FOREIGN," de Liverpool.  
Doit de "RELIANCE" de Liverpool.

Polices ouvertes à tous les importateurs.  
Bureau central pour le Canada : — MONTREAL.  
EDWARD L. BOND, agent principal.

ASSURANCES :  
FEU : "London Assurance Corporation."  
ACCIDENTS : "Norwich and London."  
VITRES : "Eloves Plate Glass."  
EDWARD L. BOND, 30, rue St-François-Xavier, MONTREAL.